



**HAL**  
open science

**Notes de terrain Expédition Culari Tampak 22/07/2013  
- 14/08/2013**

François-Michel Le Tourneau

► **To cite this version:**

François-Michel Le Tourneau. Notes de terrain Expédition Culari Tampak 22/07/2013 - 14/08/2013. 2013. halshs-00876536

**HAL Id: halshs-00876536**

**<https://shs.hal.science/halshs-00876536>**

Preprint submitted on 24 Oct 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



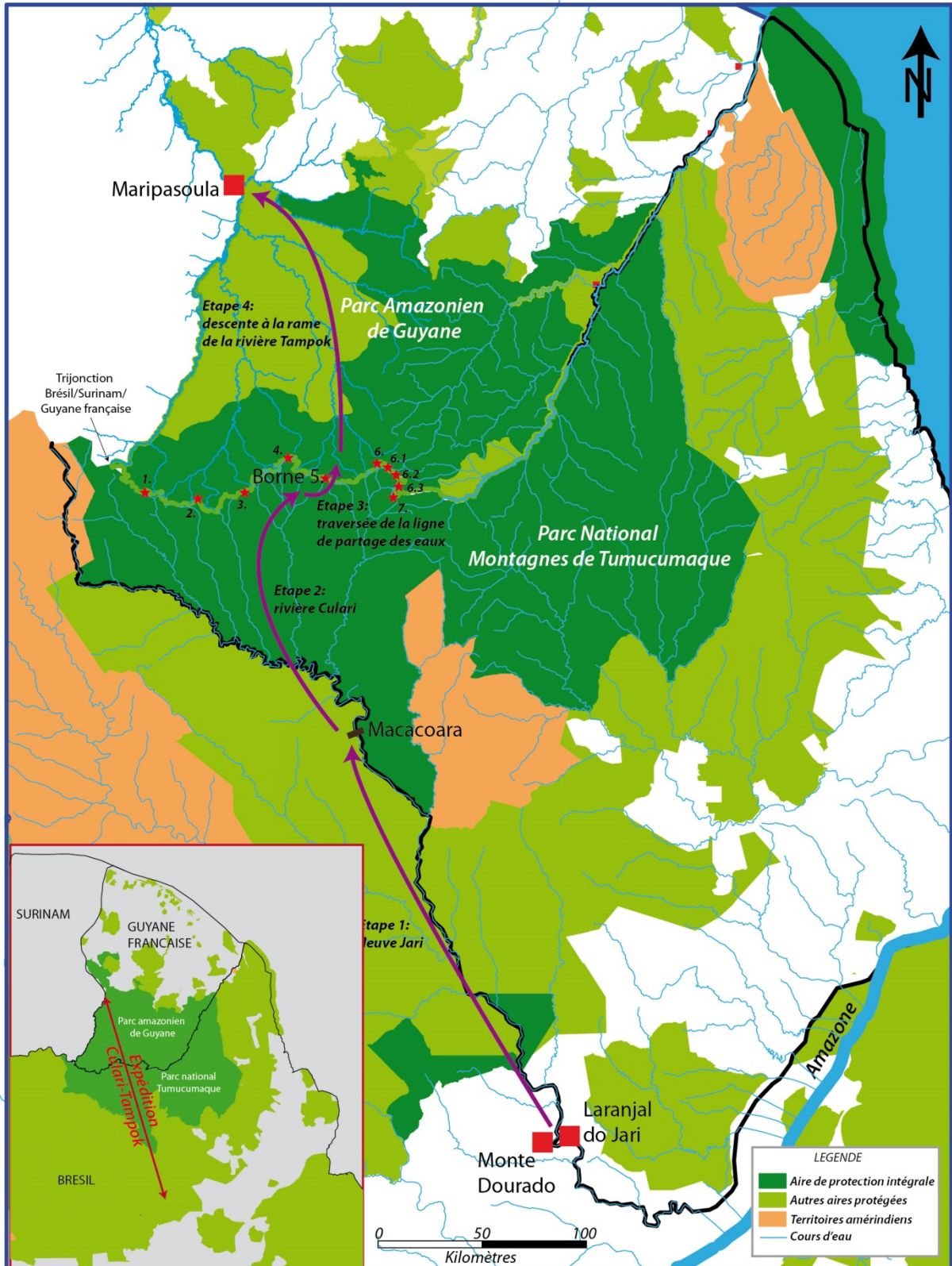
Photo © Eudimar Viana

## Notes de terrain

### Expédition Culari Tampak

**22/07/2013 – 14/08/2013**

François-Michel Le Tourneau



Carte 1 : situation et trajet initialement prévu

## Introduction

L'expédition Culari-Tampak fait partie d'un programme d'explorations mises en œuvre par le CREDA et l'OHM-Oyapock dans la région frontalière entre la Guyane française et le Brésil, en partenariat notamment avec le parc national brésilien Montanhas de Tumucumaque et le Parc amazonien de Guyane.

La région dénommée Tumucumaque au Brésil et Tumuc Humac en Guyane française, malgré les réticences de Jean-Marcel Hurault sur ce nom<sup>1</sup>, est peu connue et peu souvent parcourue, principalement du côté brésilien. Les expéditions menées doivent donc être vues comme des reconnaissances géographiques dont le but est d'obtenir une vision actualisée des conditions sur place, de cartographier de manière précise les obstacles fluviaux et les chemins d'accès, d'évaluer l'ampleur de la présence des orpailleurs qui ont parcouru la zone, au moins côté brésilien, jusqu'en 2000, et de faire le lien avec les textes anciens, notamment ceux des explorateurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, qui ont parcouru ces régions.

L'expédition Culari-Tampak doit être lue en référence à l'expédition Mapaoni menée en 2011. Lors de cette dernière on a remonté le fleuve Jari puis la rivière Mapaoni jusqu'à la borne de trijonction entre le Brésil, la Guyane française et le Surinam. Ce trajet, qui a donné lieu à un documentaire diffusé sur Arte<sup>2</sup> avait suivi un itinéraire fréquenté jusqu'à la fin des années 1960 par les Amérindiens du Jari et, par conséquent, par les explorateurs qui les ont visités, notamment Jules Crevaux et Henri Coudreau<sup>3</sup> et jusqu'à, plus récemment, Pierre et Françoise Grenand.

La rivière Culari est un autre affluent de rive gauche du fleuve Jari qui prend sa source dans la région des monts Tumuc Humac. Mais à la différence de la Mapaoni, elle n'a fait l'objet de presque aucune exploration si l'on excepte le passage du sergent La Haye en 1728, qui ne livre que bien peu d'information à son sujet. Elle est en quelque sorte le « creux » en termes d'informations, à côté du « plein » constitué par la Mapaoni.

L'objectif de cette nouvelle expédition était donc de remonter cette rivière presque inconnue afin de connaître sa configuration géographique et son état actuel, notamment en la comparant avec la précédente. De nombreuses questions avaient besoin de réponses avant de pouvoir mettre en place une exploration plus systématique : la rivière est-elle praticable et jusqu'où ? quel a été l'impact de l'orpaillage, sachant qu'au moins une piste clandestine a été ouverte dans la région ? quels types de forêt se trouve-t-il dans cette zone ?

Ces informations étaient bien évidemment au cœur des intérêts de notre partenaire brésilien, le parc national Montanhas Tumucumaque, qui souhaite développer son programme de gestion et de recherches naturalistes. Mais elles étaient aussi importantes pour nous, comme autant de nouvelles pièces ajoutées à notre connaissance de la région frontalière entre le Brésil et la Guyane.

---

<sup>1</sup> Voir HURAUULT J., « Montagnes mythiques : les Tumuc-Humac », *Cahiers d'Outre-Mer*, vol. 53, n°212, 2000, p. 367-92

<sup>2</sup> Encore disponible sur Arte VOD, voir [http://boutique.arte.tv/f8004-expedition\\_mapaoni](http://boutique.arte.tv/f8004-expedition_mapaoni)

<sup>3</sup> Voir F.M. Le Tourneau, *Le Jari, géohistoire d'un grand fleuve amazonien*, PUR, 2013

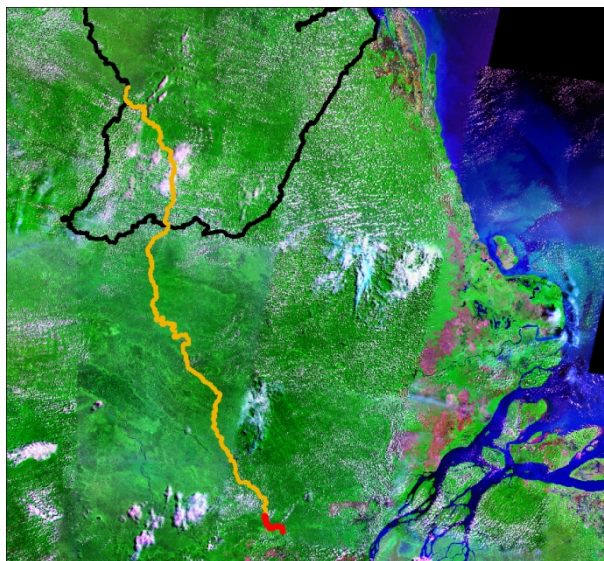
A ces objectifs principaux s'en est ajouté un autre : plutôt que de remonter la rivière jusqu'à la frontière avec la Guyane française puis de repartir par le même chemin, nous avons souhaité continuer notre chemin côté français et réaliser ainsi une traversée sud-nord des deux parcs nationaux français et brésilien qui bordent la frontière et représentent à eux deux presque 80 000 km<sup>2</sup> de zone protégée en plein cœur de l'Amazonie.

Ainsi s'explique le trajet envisagé, représenté sur la carte 1. Comme on le voit, il nous fallait commencer par remonter le fleuve Jari sur un peu plus de 400 km, afin de trouver l'embouchure de la Culari. Nous avons prévu à ce moment là de diviser notre équipe en deux parties : l'une qui redescendrait le Jari sur les pirogues motorisées utilisées jusque-là et une autre équipe réduite qui continuerait le voyage sur des canots pliables en toile.

De sa confluence à ses sources, la Culari parcourt plus de 160 km que nous remonterions à la rame. Il nous faudrait alors plier les canots et les prendre sur le dos pour parcourir à pied région de la frontière. Une fois passée celle-ci, nous devons trouver puis descendre la crique Alice sur 45 km, toujours à la rame, avant de faire la jonction avec une équipe mixte du parc amazonien de Guyane et des forces armées guyanaises sur la rivière Tampak.

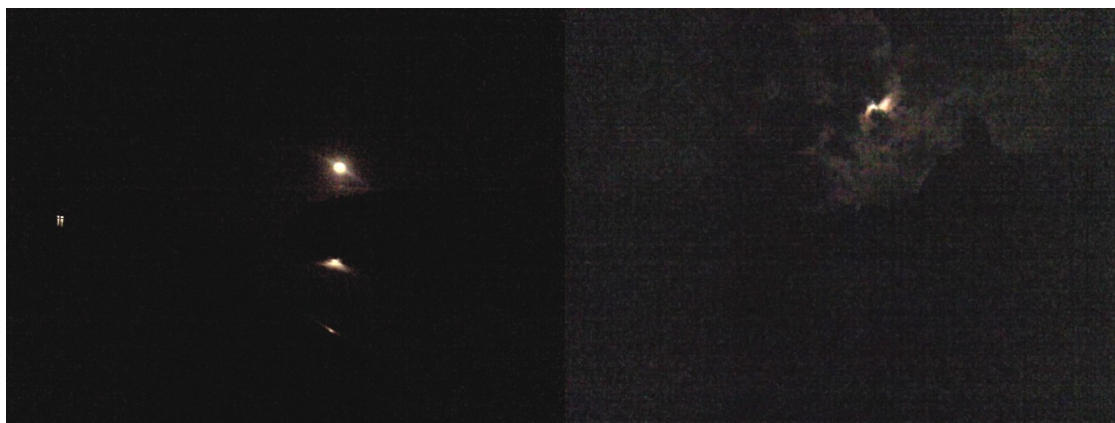
Le présent document est une transcription presque brute de mes notes de terrain. Il ne s'agit donc pas d'une analyse scientifique des données recueillies (même si les principaux résultats sont mentionnés en conclusion), mais bien plus d'un carnet de terrain qui raconte le quotidien d'un long, beau mais difficile voyage.

## 22/07/2013 Porto Sabão – Itacara (34,66 km)



Arrivée dans la nuit à Macapá, départ pour Laranjal do Jari vers 5h du matin, arrivée vers 11h après 300 km de piste. Le transport est fourni par la SEMA de l'Etat d'Amapá qui est un des partenaires de l'expédition. Nous avons chargé sur le 4x4 le matériel que j'apporte depuis Paris (un des canots pliables notamment) et celui qui est prêté par le PNMT ou qui était stocké à Macapá (l'autre canot).

A Lanranjal/Monte Dourado, derniers achats, je rencontre Rafael, directeur de la Fondation Jari, qui nous a beaucoup aidé pour la logistique. Tout à l'air en place.



Nous partons ensuite pour le Porto Sabão et chargeons tout le matériel sur une pirogue alu. Nous faisons une pause dans le village de São Francisco do Iratapuru car nous devons attendre un des membres de l'équipage, Juracir. Il n'était pas prévu dans notre voyage, mais il a fallu substituer une défection de dernière minute. Or Juracir est garimpeiro, il était sur un placer... il devait revenir ce jour avec un avion... les horaires des orpailleurs sont un peu flexibles. Il n'apparaîtra qu'en début de soirée.

Mais je ne veux pas passer la nuit sur place. Je veux voir où en est le reste de la troupe, s'ils ont passé le saut Itacará comme prévu (je n'ai pas trop d'espoir...). Donc on se met en route à 20h, dans la nuit

noire avec un peu de lune pour nous éclairer. On passe divers rapides, notamment le Xafariz, dans la nuit. Bravo à Eudimar, heureusement qu'il le connaît par cœur. On arrive vers 22h.

Arrivée à Itacará, mes gens campent en bas du saut et non en haut comme je l'espérais. Qu'à cela ne tienne, il faudra travailler plus demain.

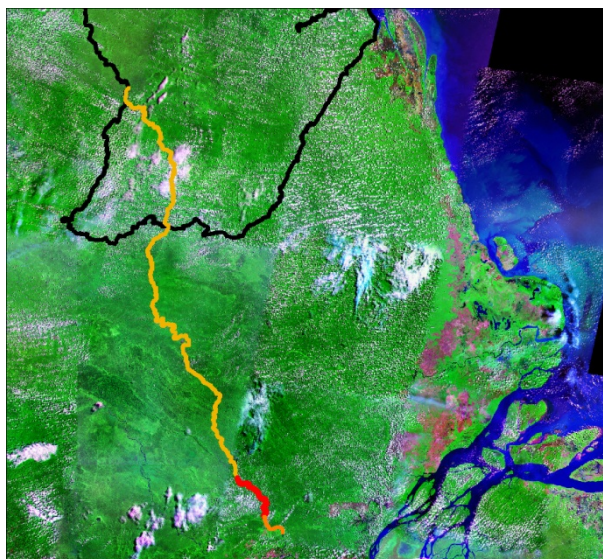
Notre groupe est maintenant composé :

- 6 piroguiers composant les équipages des deux embarcations qui vont nous mener à l'embouchure de la rivière Culari (Leandro, Joca, Juracir, Patrick, Dani, Elielton) ;
- 2 membres de la SEMA de l'Etat d'Amapá (Márcio André et Eudimar)
- 2 « volontaires » commises (à leur demande) à la cuisine (Marciane et Egina)
- 2 photographes représentant l'ICMBio
- 4 piroguiers pour la partie difficile (Edinho, Preto, Joelson, Castro)
- et moi...

Nous sommes donc 17 sur cette partie du trajet, dans une semaine nous ne serons plus que 5... Nous avons deux embarcations pour cette première partie du trajet, une pirogue alu de 12m et une pirogue en bois de 13 m.



## 23/07/2013 Itacara - Pista CPRM (68,74 km)



Lever 5h30, rapide briefing, je passe les consignes, j'explique le voyage. Les 4 piroguiers recrutés pour ce qui a été appelé la « partie difficile » sont enthousiastes, mais moi je mesure la responsabilité que je prends de le emmener si loin de chez eux.

Tout le groupe est très sympathique et expérimenté.

Puis on se met à passer la charge en haut du saut, car il est impossible de passer par eau la première partie des rapides. Pour la seconde on ira avec une charge réduite. Il y a 300 m de chemin à faire avec tout notre matériel (je entre autres 900 litres de carburant), ce qui est un peu long, surtout avec les barils de 50 l d'essence sur le dos. Mais je m'applique à montrer l'exemple. Certains aussi, comme Dani qui fait le trajet avec des charges invraisemblables (comme le moteur 40 HP) en trotinant...

Nous passons la pirogue alu à dos d'homme, mais cette fois-ci nous utilisons le tracteur (ou faut-il plutôt dire le squelette de tracteur ???) des orpailleurs pour tirer la pirogue en bois. Nous sommes déjà en retard et je ne veux pas perdre trop de temps.

Le saut Itacará est tel qu'en 2011. De nombreux orpailleurs sont là en même temps que nous, ils effectuent le même manège avec l'appui du petit tracteur et de son chauffeur-mécanicien qui est en quelque sorte le gardien officiel des lieux. Un peu en amont de la seconde partie du saut, les orpailleurs ont monté une grande chèvre, apparemment pour charger des machines lourdes sur une barge.

Nous partons d'Itacará au moteur. Dans un premier temps je trouve la pirogue en bois un peu lente, mais cela s'améliore par la suite, on arrive à faire du 15 km/h. C'est tout à fait honorable pour ce type d'embarcation. Au surplus nous sommes chargés, car en plus du matériel de l'expédition et de celui des deux photographes de l'ICMbio, la SEMA a rajouté des pancartes et des poteaux en bois qui pèsent chacun dans les 40 kg... (pour les avoir transportés sur le saut, je sais bien leur poids).



L'objectif pour eux est de fixer ces pancartes le long du fleuve Jari dans la zone qui correspond à la RDS Iratapuru.



Le long du Jari, en amont d'Itacará, 4 ou 5 sítios apparaissent en bord de fleuve (surtout rive droite). Selon les piroguiers ce sont des maisons qui existaient mais qui se sont rapprochées du fleuve et ont ouvert la végétation sur la rive, ce qui fait qu'aujourd'hui on les voit alors qu'avant ce n'était pas le cas... (à voir).

Nous naviguons sans encombre entre les nombreux rapides de cette partie du Jari, grâce à la maîtrise de nos pilotes, notamment Leandro. Il faut dire qu'ils empruntent souvent ce trajet lorsqu'ils font du fret pour les orpailleurs, l'une de leurs sources de revenu... Pour le reste des équipages, la navigation n'est pas passionnante... On joue aux cartes, aux dominos...

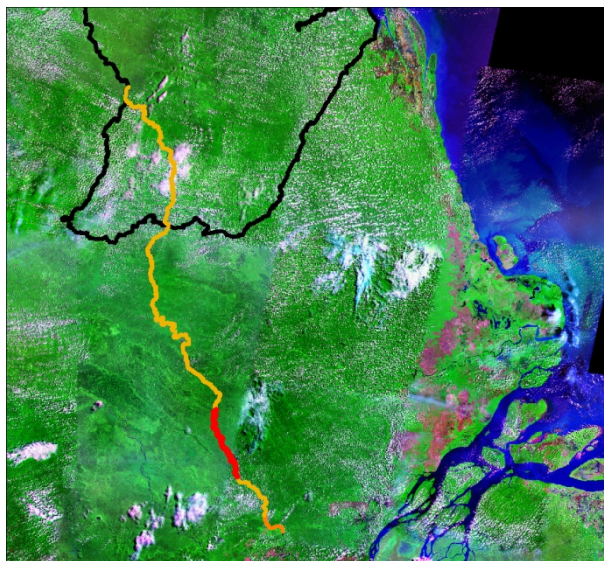
Nous arrivons le soir à la piste CPRM, juste au dessus du Carecuru, rivière au long de laquelle on trouve de nombreux placers. Nous passons devant le barracão de Catalina, grand point d'appui des orpailleurs de la région, qui s'est encore agrandi depuis 2011.

Nous campons sur une berge sympathique à proximité de la piste. Je vais reconnaître celle-ci. Elle est en activité, sans aucun doute. Bien dégagée, avec des traces de roue au centre.

Le campement est sympathique mais pas mal de moustiques.



## 24/07/2013 94,79 km Pista CPRM – Poraquê



Grosse pluie durant la nuit mais le matin est calme.



Nous partons tôt et avançons à un bon rythme sur les rapides du moyen Jari. On passe l'Ipitinga, puis on continue. Au saut Guariba nous croisons un groupe de pêcheurs. Apparemment ce sont des gens

de Laranjal qui ont l'habitude de venir camper et pêcher là une fois par an, plus pour le loisir qu'autre chose.

Nous déjeunons à moitié sur la rive droite du Jari et à moitié dans les pirogues. Rubens agite son assiette dans l'eau pour la rincer, ce qui fait un bruit semblable à un poisson qui bat des nageoires. Immédiatement un prédateur (piranha - *Serrasalmus sp.* - ou trairão – *Hoplias sp.*) s'approche et essaye de manger la proie ! Heureusement plus de peur que de mal, malgré les solides dents, l'attaquant n'a pas réussi à bien viser. Rubens en est quitte pour quelques coupures sur le doigt et un beau pansement. Ca n'arrive donc pas que dans les films...

Nous arrivons en début d'après-midi à Urucupata, première grosse difficulté (enfin après Itacará).

Il y a moins d'eau qu'en 2011, ce qui n'est pas un avantage car les pierres sont plus apparentes et les canaux petits.

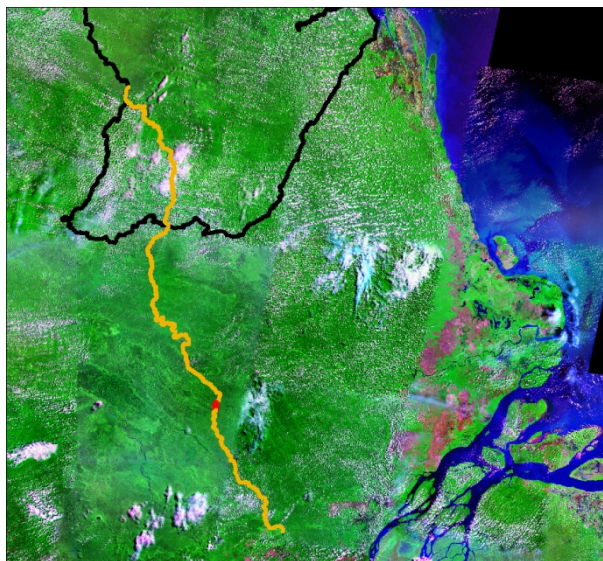
On aborde par la même île qu'en 2011, mais il semble possible de passer par un endroit où les marches sont moins hautes. Or si les pirogues sont moins penchées, on peut sans doute les passer avec toute la charge, ce qui ira plus vite. Nous cherchons donc un canal sur la gauche de l'île (pour qui regarde vers l'amont). On réussit facilement à passer un premier seuil, mais nous échouons deux fois sur le second. L'eau rabat la pirogue avec une force extrême et même en s'arc-boutant sur la corde on ne réussit pas à la maintenir droite. L'eau la rabat sur les rochers et elle est bloquée, on manque même d'embarquer beaucoup d'eau.

Nous tentons alors un autre canal à droite du même rocher. Il a l'inconvénient d'avoir deux marches au lieu d'une seule mais du coup chacune est moins haute. La manœuvre fonctionne et on réussit donc à passer les deux embarcations en haut de la tête du saut en moins de deux heures. Le reste du rapide se passe au moteur. Mais nous savons que la suite est compliquée, donc nous préférons nous en tenir là pour aujourd'hui. Il y a un bon site pour camper sur une île juste avant le prochain saut (Poraquê). Nous nous y installons.

Tout le monde va rapidement dormir. Nous savons que demain c'est Mukuru : il va y avoir du sport.



## 25/07/2013 Mukuru (14,14 km)



Lever normal, on part après un bon petit déjeuner. Poraquê et Jabuti sont passés sans beaucoup de mal, au câble sur certaines sections, mais sans que cela ne nous ralentisse beaucoup.

Nous nous présentons alors devant le début de Mukuru, qu'on aborde en cherchant le chemin qui longe la rive droite du fleuve. La première marche est un peu difficile, notamment parce qu'il faut aller loin pour trouver des pierres sur lesquelles on peut s'appuyer et tirer efficacement les bateaux. Mais ça va. Ensuite on entre dans un dédale de canaux latéraux, profonds et un peu étroits (on doit même élargir les passages à cause d'arbres tombés). Ces canaux permettent de contourner des difficultés du lit principal et sont plus simples à prendre car la force de l'eau y est moindre et car ils offrent des berges à partir desquelles on peut tirer, pousser, etc. Cela étant, il faut régulièrement revenir dans le lit principal pour passer d'autres marches égales à la première.

La bataille est rude et exigeante pour les hommes comme pour le matériel. En fin de matinée Joca casse son hélice sur une pierre cachée dans un canal... heureusement on en a quelques unes de rechange, on avait prévu le coup.

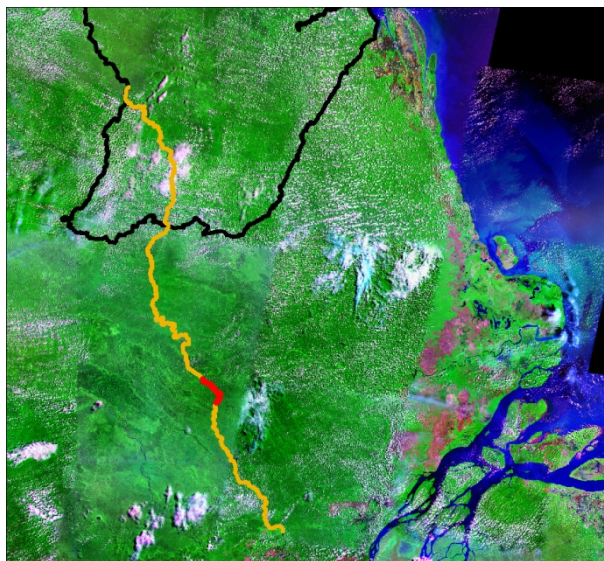
Les heures passent et nous ne sortons pas de l'eau, même le déjeuner est avalé au milieu de la rivière... On passe une corde, on tire, on passe l'autre bateau... et puis on recommence cent mètres plus loin. On bataille pas mal parce que les sauts se répètent sur une très longue distance mais ce que l'on passe c'est une succession de petites marches de 50 ou 80 cm donc ce n'est pas trop compliqué même si c'est long et fatigant à la longue. L'eau est moins haute qu'en 2011, ça aide aussi.

Vers 16h, nous avons passé le plus gros de la série de rapides. Nous sommes au dessus de Melé et la journée a été bien remplie. On monte un campement lorsque l'on trouve un bon endroit.



La journée a plutôt été bonne, nous avons marché à peu près comme prévu et bien mieux qu'en 2011. Seule ombre au tableau : l'un des moteurs de 40 chevaux a un problème, le rotor de refroidissement est cassé et nous n'avons pas de pièce de rechange (comme la plus grande partie de notre voyage va se faire à la rame, les piroguiers n'ont pas autant pris de précaution qu'en 2011). Il faut donc utiliser notre moteur 15 chevaux de réserve sur la pirogue alu, mais cela implique aussi que nous aurons plus de mal dans les gros rapides. Si cela nous était arrivé hier, on aurait été mal car passer Mukuru avec un 15 chevaux c'est presque impossible...

## 26/07/2013 Melê – Saut X (47,09 km)



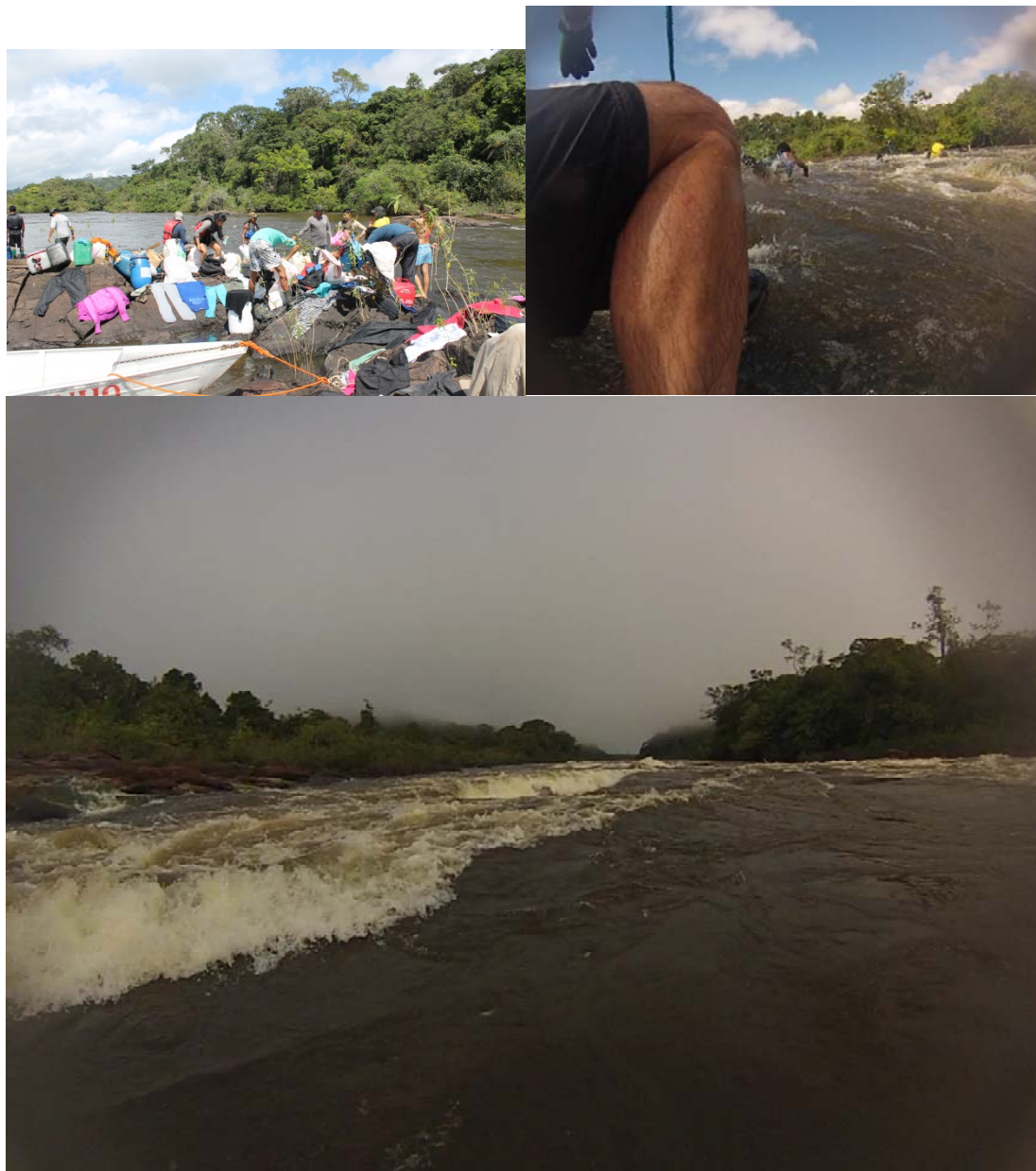
On est parti la fleur au fusil en pensant qu'en ayant passé Mukuru nous allions monter tranquillement vers Macacoara... lourde erreur....

Nous étions au pied du saut Melé. Comme nous avons un moteur en rade, et que le saut présente une grande vague très puissante sur le canal principal, on a choisi d'aller déposer une partie des équipages avec le canot alu et le moteur 40 HP, puis de transférer le moteur 40 sur la pirogue en bois et de passer le saut avec celle-ci et avec la pirogue alu allégée et le moteur 15 HP.

La première partie du plan se déroule parfaitement. Nous avisons une petite île en amont et y laissons 8 personnes. Puis on redescend pour continuer la manœuvre. Premier problème : même avec le moteur 40 HP la pirogue en bois ne passe pas le saut. Joca range la pirogue en rive droite après avoir tenté. Il va falloir aller chercher la main d'œuvre laissée plus haut pour passer au câble. Nous partons alors avec le canot alu pour ce faire, et je peste déjà contre le temps perdu. Mais nous n'avons plus que le petit moteur sur notre embarcation, que nous n'avons pas totalement déchargée pour ne pas perdre trop de temps.

On réussit à entrer dans le saut et on arrive à proximité de la crête d'eau. Nous sommes très proches de passer mais le moteur peine de plus en plus. Il lui manque de l'eau au pied. Au commandement du pilote, les quelques personnes qui sont dans l'embarcation se précipitent vers l'arrière pour essayer de peser plus sur la poupe et de donner ainsi au moteur l'eau qui lui manque. Cela ne marche pas totalement et le poids supplémentaire et l'inclinaison de la pirogue nous font embarquer de l'eau. Nouveau commandement, on se précipite vers l'avant mais il y a déjà 10 cm d'eau dans la pirogue. Avec ce poids supplémentaire, le moteur n'a plus assez de puissance et le courant commence à nous emporter. Nous sommes, au sens propre, désemparés.

Heureusement Leandro ne perd pas son calme. Il maintient la pirogue bien dans l'axe du courant si bien que nous reculons mais que nous ne chavirons pas. L'eau monte, le moteur risque de se noyer à tout instant... Moment de tension. Arrivés à proximité d'un rocher, Leandro nous intime de nous jeter à l'eau pour attraper la pirogue et la tirer hors du courant. Ce que nous faisons.



La charge restée dans la pirogue baigne dans 20 cm d'eau. Nous nous précipitons pour écoper. Au bout de vingt minutes la pirogue est à nouveau sèche. Mais tout le ravitaillement pour la suite de l'expédition a été mouillé, et nous sommes dans une situation embarrassante puisque nous ne savons pas comment nous réussirons à passer à nouveau le saut.

Re-échange de moteur, on repart vers l'amont avec le moteur 40 HP sur la pirogue alu. On passe désormais sans problème. Arrivés sur l'île, on décharge tout ce qui a été mouillé pour le sécher au soleil et on descend avec tous les hommes disponibles. Nous cherchons un canal pour contourner le saut principal.

Nous finissons par trouver un passage en rive droite, qui paraissant très difficile et avec un faible niveau d'eau, mais qui est en fait praticable. Nous faisons la jonction avec le groupe resté dans la



pirogue en bois, passons celle-ci dans le canal que nous venons de trouver (une grosse marche au milieu) puis nous mettons en route. Nous devrions être bien avancés à cette heure, il est 11h du matin et nous n'avons fait que quelques kilomètres...

La suite continue dans le même genre. Miriti dans mon souvenir n'était qu'une formalité. Sans doute du fait du niveau de l'eau, il n'est pas si simple que prévu, on passe 45 min à trouver le bon passage.

Vers 12h nous passons l'embouchure de l'Inipuku. Les Wayãpi ne sont pas là. Nous entrons à ce moment dans le PNMT. Un groupe de loutres apparaît plusieurs fois et sort de l'eau devant nous. On voit singes, toucans, etc. sur les berges.

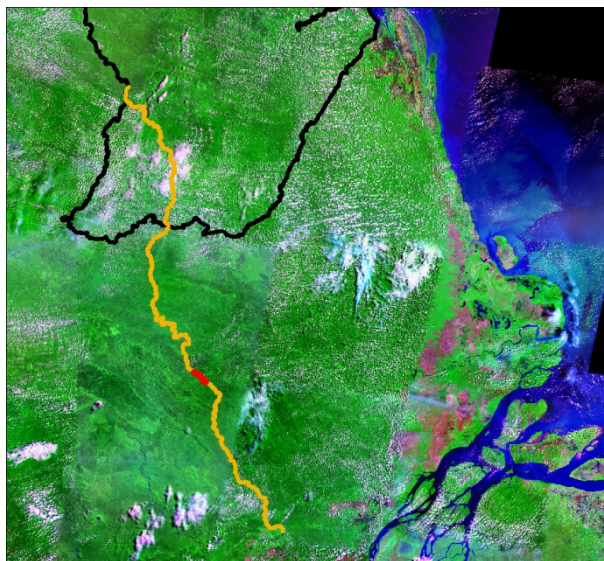
Nous continuons ensuite, persuadés d'en avoir fini avec les grands sauts du Jari. A un moment certains signes commencent à donner de mauvais signaux : écume sur l'eau, fraîcheur de l'air, brume au dessus des arbres en plein soleil... A 12 km de Macacoara nous tombons sur un grand saut, presque 3 m de haut que nous n'attendions pas !!

Nous commençons à chercher une sortie, mais il faut pour cela trouver un chemin dans un dédale d'îles qui se trouvent juste en aval du saut. Après une heure d'exploration, il est tard. Nous décidons de camper dans une des îles, ce qui me permettra aussi de regarder en détail les images satellite et de comprendre comment nous tirer de ce mauvais pas. Le lieu de campement n'est pas terrible (forêt inondable) mais on n'a pas le choix. Il y a beaucoup de moustiques mais Juracir, qui a été orpailleur un peu partout dans la région des Guyanes, décide de dormir sans moustiquaire. Quand je lui demande si il n'a pas peur d'être dévoré, il me dit qu'il ne trouve pas qu'il y ait beaucoup de moustiques, que « c'est le normal, les moustiques naturels ». Je me demande à part moi ce que peuvent bien être les moustiques qui ne sont pas naturels. En fait je ne suis pas sûr de vouloir le savoir.

Je regarde le soir l'image satellite et la trace du trajet de 2011. En fait on a pris le canal principal et non le canal qui longe en rive gauche après la sortie de Siriringa (10 km plus bas). Du coup on s'est trouvé face à la plus grande chute du saut...



## 27/07/2013 Saut X – Macacoara (23,99 km)



Grâce au GPS nous slalomons entre les îles (4 km en arrière tout de même) et retrouvons le canal RG. Grâce à celui-ci on réussit à contourner sans trop de problème la chute principale, reprenant le trajet de 2011. Ensuite on file tranquillement vers Macacoara.

Nous arrivons vers 11h à la grande cascade, baptisée « Chutes du désespoir » par Crevaux. Elle est toujours aussi magnifique, même si le niveau de l'eau est bien moindre qu'en 2011. La différence est vraiment nette. A beaucoup d'endroits il y a aujourd'hui plusieurs cascades distinctes là où il n'y avait qu'un mur d'eau. La végétation qui réussit à pousser sur les pierres est beaucoup plus visible. Avec le soleil, son vert vif contraste avec le bleu du ciel et le blanc de l'écume. Tout cela est magnifique. Je me prends à penser à ce à quoi l'endroit doit ressembler quand le Jari est en crue...

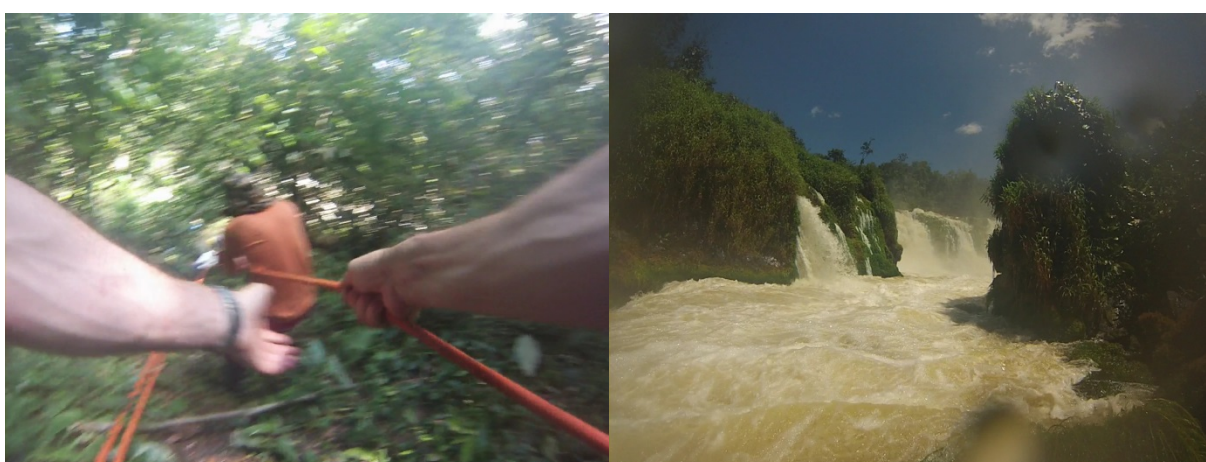
Nous abordons sur la petite île par laquelle nous devons monter vers la haut de la chute. Cette fois-ci le travail sera plus simple. Comme il ne s'agit que de laisser à l'embouchure du Culari l'équipe de la « partie difficile » et son matériel, la pirogue alu suffira. Nous aurons donc moins de travail qu'en 2011.

Nous déchargeons la pirogue et on prépare déjà le campement puisqu'il est clair que nous dormirons ici ce soir. Vers 12h, je décide d'explorer un canal situé en rive gauche et dont je pense qu'il nous mènera à une chute ronde que j'ai repéré lors du survol aérien de 2011. Nous le remontons donc et arrivons en vue de celle-ci. Juste avant nous croisons la route de deux tapirs qui traversent le canal à la nage. Mais impossible de monter en bateau, il y a deux sauts violents avant d'y parvenir (notamment un juste à la sortie de la chute). Nous coupons par la terre et arrivons au pied du canal qui entre dans la chute. Elle est vraiment ronde, fermée sur 340° au moins et de l'eau tombe presque de l'intégralité de la circonférence... ce qui la rend difficile à approcher. Je vais aussi loin que possible dans le canal d'entrée, mais l'eau est trop forte et le mur trop lisse pour entrer vraiment. C'est dommage car elle paraît vraiment extraordinaire. Il faudrait revenir avec plus de temps et une machette pour ouvrir un passage vers le haut, si cela est possible (la végétation n'est pas de la forêt mais des plantes ripicoles très denses).



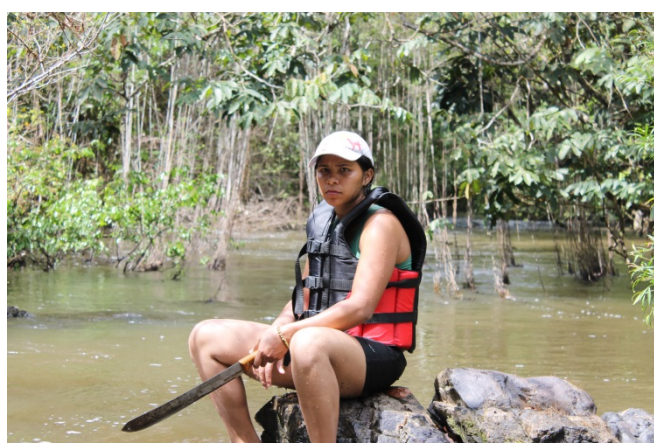
Retour au campement, nous nous mettons au travail pour passer la pirogue alu en haut de la chute. Cela dure moins d'une heure car le groupe est nombreux et car j'ai apporté de France des poulies qui permettent d'améliorer notre force de traction. Cela tourne à un jeu, on tire la pirogue en courant pour la faire aller plus vite et profiter de l'élan...

Ensuite je prends le temps de faire le point sur le ravitaillement. Il faut d'abord évaluer les dégâts du presque chavirage d'il y a deux jours et retirer ce qui a été mouillé. Heureusement les emballages industriels sont assez résistants et les pertes peu importantes (raison pour laquelle je fais toujours acheter de la farine de manioc en sac de 1kg et non en vrac, les sacs de jute étant très peu résistants à l'eau – mais la farine industrielle est moins bonne, je le reconnais aussi) et je sépare ce que nous emporterons pour les trois semaines durant lesquelles notre petite équipe sera en totale autonomie. C'est une étape importante : trop prendre c'est se charger pour rien mais ne pas prendre assez c'est risquer de se trouver un peu court en vivres alors que nous allons traverser des régions complètement désertes pendant plusieurs semaines. Il ne faut rien oublier de vital : farine, riz, quelques conserves, sel, condiments mais aussi cartouches, savon, ... Il faut penser aux ustensiles de cuisine indispensables. Tout cela est évident quand on y pense, mais il est si facile de laisser passer un détail et demain il sera trop tard pour rattraper l'oubli. Nous emballons notre « rancho » dans un bidon et quelques sacs étanches. Au total nous emportons presque 60 kg de nourriture.

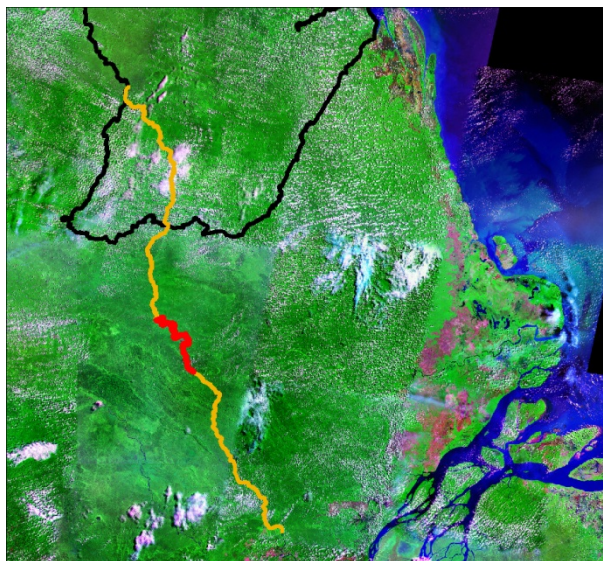


Ensuite nous profitons d'une petite chute à droite du chemin de halage pour un long bain bien mérité, et nous nous reposons de ces journées de travail intense. Le soleil est fort sur les rochers qui forment la berge de l'île. Il me permet de recharger un peu les appareils électroniques et les batteries relais.

Le soir je fais mon premier pain de ce voyage (Eli à qui j'ai appris à en faire en a fait un magnifique le premier jour). J'apprends par la même occasion à Dani (« o Brutal ») à en faire. Ils sont intéressés car ils trouvent que c'est bon, facile à faire et bien moins cher que les biscuits qu'ils emportent en général pour le petit déjeuner.



## 28/07/2013 Macacoara – Culari (125,11 km)



Petit déjeuner, le dernier avec l'ensemble du groupe de montée. Nous chargeons ensuite la pirogue alu avec le matériel et le ravitaillement emballé hier. Nous saluons ceux qui vont rester ici puis nous nous mettons au travail pour passer le haut de la chute. En effet, une fois la pirogue halée au bout du chemin, il faut encore franchir deux marches pour la mettre à l'endroit où l'eau est suffisamment profonde pour que le moteur fonctionne. En soi ce travail n'est pas différent de celui que l'on fait dans les autres rapides, mais il y a un frisson supplémentaire puisque l'on voit le bord de la chute à 25 m de l'endroit où l'on est et que le courant cherche à nous y emmener à tout instant.



Une fois la pirogue prête, on part. On traverse le courant principal qui forme le gros de la chute. Nouveau frisson en sentant le moteur peiner sur la lame d'eau dont la force est très importante (plus qu'en 2011, je pense qu'avec moins d'eau celle-ci est plus concentrée dans ce canal et donc plus puissante). Mais au bout de quelques minutes on est passé.

Nous avons plus de 100 km à parcourir sur le Jari au dessus des Chutes du désespoir avant d'arriver à l'embouchure du Culari. Nous avançons rapidement, environ 20km/h, mais ça fait un bon bout de chemin (pas particulièrement palpitant) quand même.



Au bout de 3h de route, on commence à se rendre compte que le moteur a une consommation un peu trop importante. Avons-nous pris assez d'essence non seulement pour arriver au Culari mais aussi pour que la pirogue retourne jusqu'aux Chutes du désespoir ? Les 100 litres prévus fondent comme neige au soleil et une certaine tension commence à s'installer sur la pirogue. Je sais que nous avons encore beaucoup de trajet à faire... mais il ne faut pas mettre en danger l'équipage qui nous emmène, je n'ose penser aux conséquences d'une panne d'essence juste en haut de la grande cascade.

Après un nouveau ravitaillement, je décide que nous allons nous arrêter quelques km avant l'embouchure du Culari. Nous avons consommé plus de 60% du combustible disponible. Certes la pirogue reviendra moins chargée et dans le sens du courant, mais il faut être raisonnable. Nous avisons donc une berge du Jari sur laquelle le sous-bois est bien dégagé et montons le campement.

Dani en profite pour jeter un œil au moteur et trouve la cause de la consommation excessive : la vis de l'accélérateur était trop desserrée et donc le flux d'essence était trop fort. Je peste contre le propriétaire du moteur qui aurait dû le faire réviser avant de nous le louer, mais au moins le retour de la pirogue semble garanti.



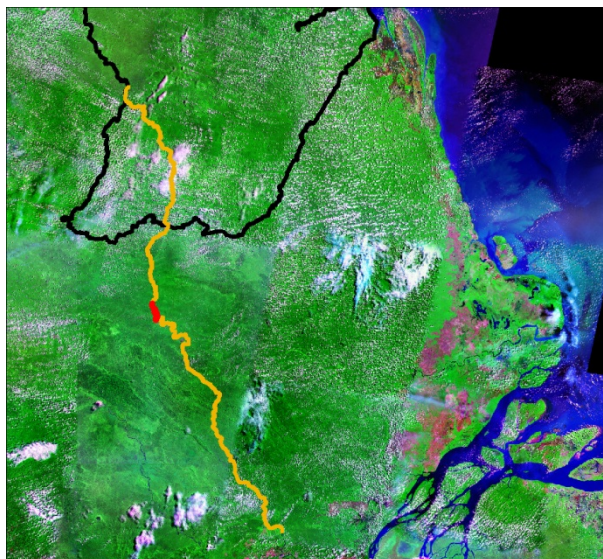
Nous passons ensuite au montage des canots Nautiraid. Cela prend un peu de temps car nous voulons les monter parfaitement (notamment en ajustant bien les mousses qui forment les planchers) et car, suivant l'expérience du mois de mars, nous prenons le temps d'amarrer les couples et les tubes qui forment la rigidité du bateau. Ainsi, même lorsque l'on force sur la structure (par exemple à l'occasion d'un passage de tronçonneuse), les tubes ne se déboîteront pas des couples... Nous travaillons gaiement, bien contents de commencer la partie la plus difficile mais aussi la plus exaltante de l'aventure : jusqu'ici nous n'avons fait que refaire un trajet déjà parcouru en 2011.

Dîner puis coucher tôt, nous profitons de ce temps un peu mort pour nous reposer.

Je suis content de notre marche jusqu'ici. J'ai réussi à bien coordonner les efforts et à tenir le calendrier malgré la tendance naturelle à relâcher les efforts au fur et à mesure. Mais je pense qu'il faudrait améliorer encore l'organisation interne des pirogues et le conditionnement des marchandises. Il y a sans doute des idées à prendre chez les orpailleurs. Les gens d'Iratapuru n'ont pas beaucoup de soin de ce point de vue et tout finit inévitablement piétiné, écrasé... Mais imposer un changement de ce genre sera compliqué car c'est un état d'esprit qu'il faut changer.



## 29/07/2013 Culari (30,06 km)



Nous nous séparons le matin de l'équipage qui nous a emmené jusqu'au Culari ou presque. Pas mal d'émotion puisque tout le monde sait que nous partons dans l'inconnu et que c'est le point de non-retour. Il paraîtrait bien compliqué de descendre le Jari avec nos canots si nous ne réussissions pas à passer la rivière Culari... donc la seule sortie est devant nous...



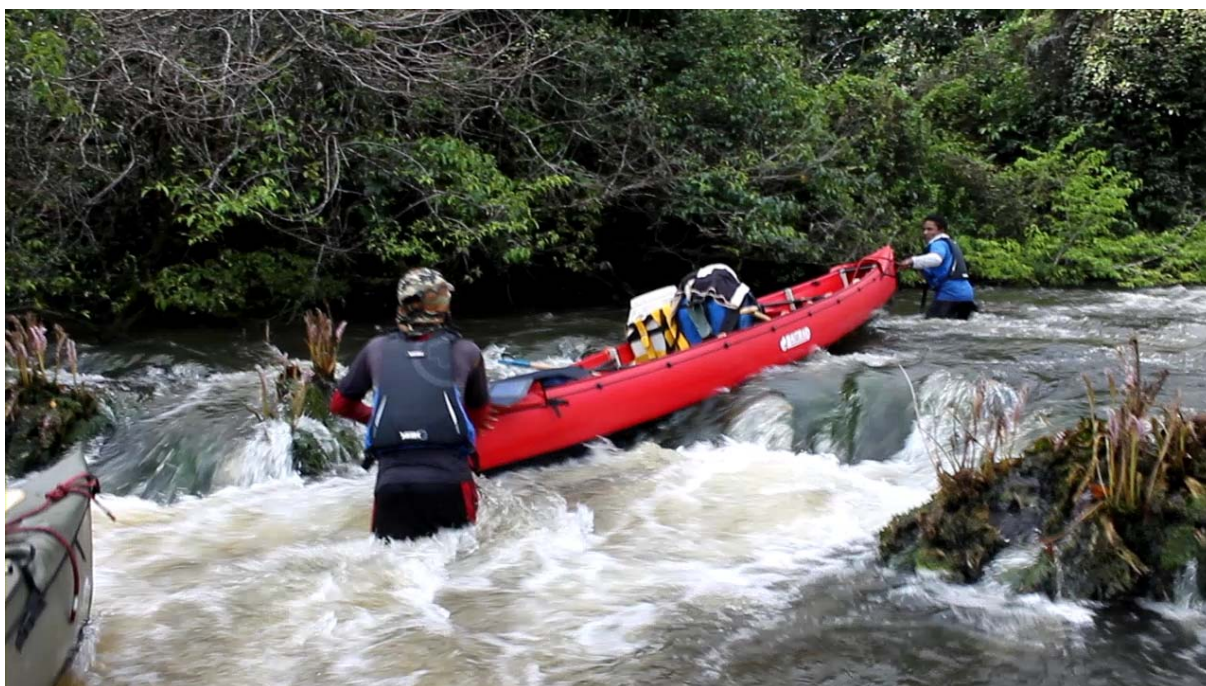
Nous partons à la rame dans les deux canots, un de 3 personnes, où je suis, et un de deux. Nous sentons tout de suite la différence avec le moteur ! Le courant du Jari est fort et nous atteignons



péniblement les 4 km/h. Le soleil est déjà implacable... Nous avons une idée de ce qui nous attend dans les prochaines semaines.

Au bout d'un peu plus d'une heure, nous parvenons à l'embouchure du Culari. Celle-ci est peu marquée, peu visible. Elle ne donne pas l'impression d'être une grande rivière. En fait, toute la zone de l'embouchure consiste en une grande zone de terres inondables (várzea), si bien que la rivière n'est pas encadrée par des berges, elle s'étale au contraire partout, ce qui explique pourquoi l'embouchure est si peu notable. Seul élément qui tranche dans ce paysage, il y a une colline qui surplombe l'ensemble, à quelques centaines de mètres au nord de l'embouchure.

Cette configuration ne me surprend pas trop. On voit bien sur l'image satellitale que la forêt haute n'apparaît en bordure de la rivière qu'à partir du premier saut. Avant on est dans une zone de végétation plus basse sur terres inondables, sur près de 10 km. Alias une reconnaissance de quelques km sur la rivière Curuapi en 2011 nous avait donné la même impression, en pire même puisque le cours de la Curuapi était vraiment difficile à distinguer des chenaux latéraux dans lesquels l'eau se perdait. Ici nous n'avons pas de difficulté à identifier la rivière et après une collation à l'embouchure nous commençons la remontée.



Après les dix premiers km de « miroir » (espelho), nous passons trois sauts en 6 km. Tous les trois ont en commun que le saut lui-même est précédé d'une île qui semble diviser la rivière, alors que lorsque l'on arrive, il barre l'ensemble de la rivière. Dans les trois cas il s'agit de sauts d'un mètre (ou 1,5) au total, mais fractionnés en plusieurs petites cascades. Il n'y a pas vraiment de chute principale. Dans les trois cas, à l'endroit du saut, la rivière s'élargit si bien que les sauts sont larges de près de 100 m.

Le 3<sup>e</sup> saut est plus long, il s'étend sur plus de 100 m de long alors que le premier est assez compact. Sur le premier nous trouvons un morceau de fer qui provient probablement d'équipement d'orpillage. Pour autant nous ne trouvons aucune autre trace de passage, à la différence de la

Mapaoni (pas de tronc tronçonné, pas de passage contournant les rapides, pas de ferrailles diverses...).

La rivière reste bien large sur tout le trajet parcouru aujourd'hui, au moins 50 m ou plus.

Entre deux sauts, sur une rive, un couple de pumas passe. L'un des deux nous regarde longuement, visiblement curieux.

Nous baptisons les sauts :

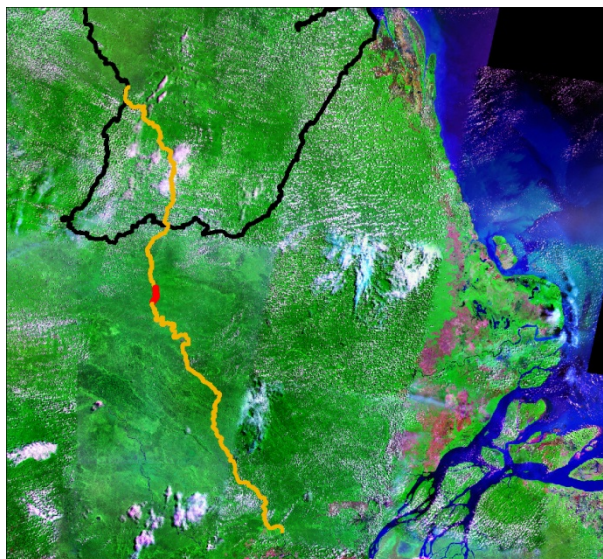
- Saut 1 Trairão, parce qu'un gros poisson "trairão" a sauté de l'eau juste au moment où Edinho a accosté
- Saut 2 Encruzilhada, car en remontant la rivière, juste en amont du saut, on a l'impression d'arriver à la confluence de deux branches distinctes alors qu'il ne s'agit que de deux bras qui se rejoignent à l'endroit du saut
- Saut 3 Poraquê, car Joelson a pris une décharge de poisson électrique en le passant.

Nous sommes à l'aise sur les bateaux, chacun a trouvé sa place. Je me bricole un banc avec ma mallette supposément étanche (car le nautiraid 520 n'était livré qu'avec deux bancs). On va environ à 4 km/h, ce qui est honorable car nous sommes à contre-courant et il faut décompter 3 ou 4 km/h de dérive. Le passage des sauts est simple et rapide avec ces embarcations. Il suffit de sauter dans l'eau et de les guider sur une lame de 20 cm de profondeur, parfois en tirant à la corde lorsqu'il y a des marches un peu fortes. Nous déchargeons nos barils de temps en temps pour les alléger. Cela étant, pas d'erreur : si on se trompe, le chavirage est assuré et immédiat. La force de l'eau sur une marche de 50 cm ou dans un canal de 1 m de profondeur est grande et il est presque impossible de se maintenir ou d'avancer dès que l'on a de l'eau au dessus de la ceinture. Par ailleurs, les pierres de ces sauts sont extrêmement glissantes (plus que les pierres de ceux du Jari), ce qui complique un peu les choses.

L'ambiance est très bonne, on chante, on raconte des blagues, on parle de femmes... l'escale de Maripasoula est l'objet de toutes les spéculations à ce sujet !



**30/07/2013 Culari (30,78 km)**



Navigation tranquille.

Nous avons tous mal dormi car les moustiques étaient innombrables et ils nous ont piqués au travers de nos hamacs. Ce n'est qu'avec une grosse chemise de serge + le sac de couchage que j'ai réussi à m'en préserver un peu. Au moment où j'allais lever tout le monde, vers 5h30, une énorme pluie s'est abattue si bien que j'ai attendu qu'elle passe avant de sonner le lever. Mais vers 6h on se met en train et on part vers 7h30.



Peu après le départ on passe un petit saut (baptisé Mapinguari).

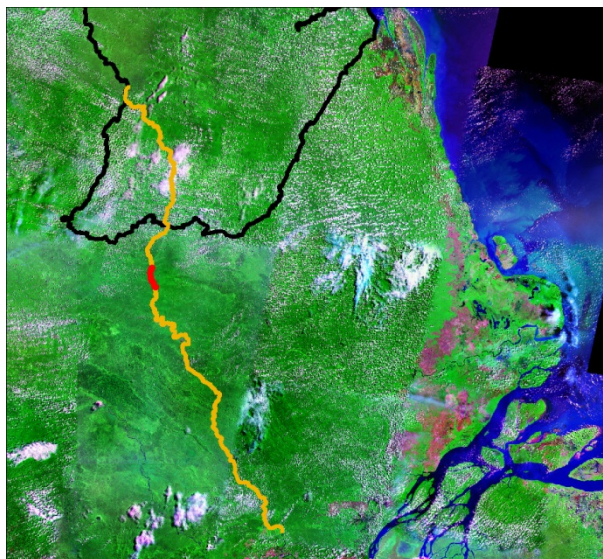
La rivière continue dans un lit large de basse forêt, toujours inondable. Pas de pierres, pas de hautes berges. Cela explique la quantité de moustiques au campement et nous en promet encore d'autres pour ce soir. On voit des loutres plusieurs fois. Les animaux sont peu effrayés par notre passage en général, ils viennent nous voir avec curiosité voire essayent de nous chasser.

A midi je devais répondre à une interview par téléphone satellite, mais à l'heure convenue une grosse pluie nous est tombée dessus. Impossible de sortir l'appareil. Pas de chance.

Le soir une bande de singes vient nous visiter au campement.



**31/07/2013 Culari (31,63 km)**



Lever tôt car un peu avant 5h30 on a entendu un gros bruit sur la berge. Edinho se précipite et revient dépité : un crocodile est venu, attiré par les restes de piranhas d'hier, et il a croqué la boîte en plastique dans laquelle Edinho gardait son savon. Il l'a croqué tout cru... et Edinho a perdu son beau savon parfumé.

Je rigole mais je déchante moi aussi peu après. Une colonie de fourmis a colonisé ma chaussure pendant la nuit. Tant de temps à me mettre les pieds au sec et à sécher bottes et chaussettes et tout est perdu : il me faut laver ma chaussure à grande eau avant de la mettre.

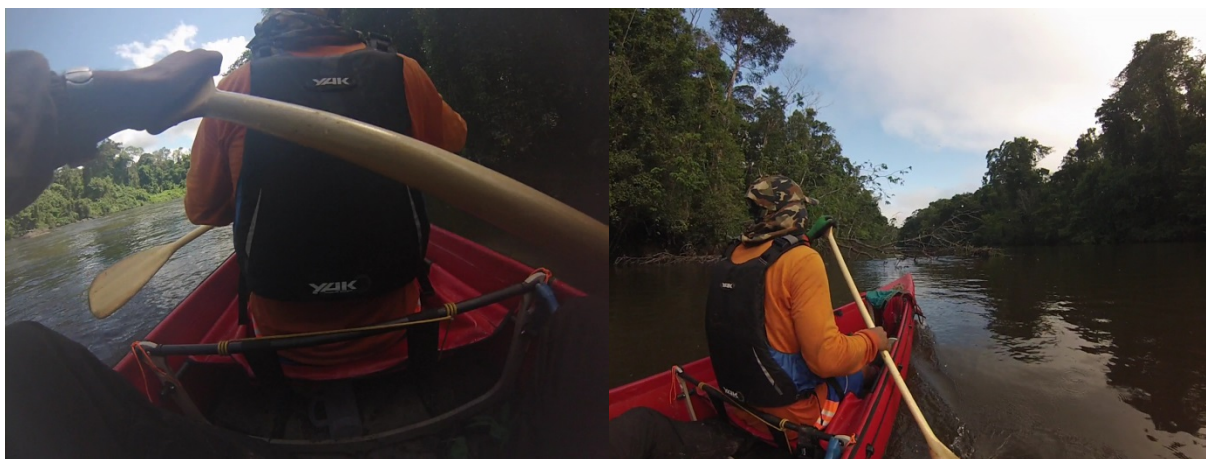


Mais tout cela n'est pas grand-chose.

Petit déjeuner avec le pain cuit la veille et on part. Nous pagayons à notre rythme habituel.

Les rives se modifient un peu, on voit apparaître les pierres et la roche du substrat. On passe des petits rapides de temps en temps. La forêt est plus dense par moments. Mais la forêt inondée reste très présente, largement majoritaire sur le parcours. On note des taches vert clair en bord de rivière sur l'image satellitale.

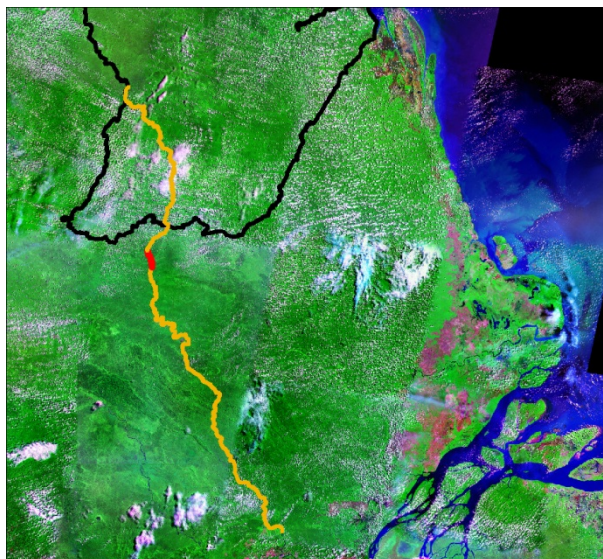
Il ne s'agit sans doute pas d'anciennes roças car ce sont des zones inondables. Plus probablement des méandres recoupés.



Nous campons sur le 4<sup>e</sup> saut de l'image, qui n'est en fait qu'une petite marche de 50 cm de haut. Nous le baptisons « Esperada » car nous l'avons attendu un bon moment avant finalement d'y parvenir. Il y a peu de moustiques dans cette zone et le lieu de campement est vraiment très bon, les pierres du saut nous donnant un excellent lieu pour pêcher, sécher nos affaires, recharger les batteries, prendre un bain, préparer le pain...

La bonne humeur est générale dans la troupe, sauf Joelson qui est « vacorado » (= qui sent une nostalgie insurmontable de sa femme)...

**01/08/2013 Culari (34,41 km)**



Lever tôt, on repart comme d'habitude. On passe peu après un nouveau petit saut, que je n'avais pas repéré sur l'image satellite. On le baptise en conséquence « Inesperada ». J'entends les piroguiers qui répètent régulièrement la séquence des sauts que nous avons passés pour la mémoriser.



Vers 9h nous passons le 5<sup>e</sup> saut repéré sur l'image, baptisé Cachoeira do gavião car un aigle royal se trouvait perché sur un arbre au moment où nous sommes arrivés. Ce saut est plus long que les précédents, un peu plus de 200 m, avec deux marches. Mais il ne pose pas de difficulté majeure.

En amont, le paysage change à nouveau. Les berges inondables reviennent en force et on voit beaucoup d' *açaí* (*Euterpe oleacera*) alors que jusqu'ici on n'a vu que des bacaba (*Oenocarpus bacaba*). Sur les rives de terre ferme on voit beaucoup de *massarandubas* (*Manilkara sp.*).

Peu à peu les collines se précisent autour de la rivière. Elle divague dans une vallée de quelques centaines de mètres ou de quelques km de large. Mais le fond de cette vallée est très plat et inondable. De temps en temps la rivière se rapproche de l'une ou l'autre colline, ce qui donne des berges très pentues avec forêt de terre ferme sur quelques km. Mais rapidement on en revient aux berges inondables.

Les zones inondables voient plus de méandres, dans les zones de collines la rivière est un peu plus rectiligne.

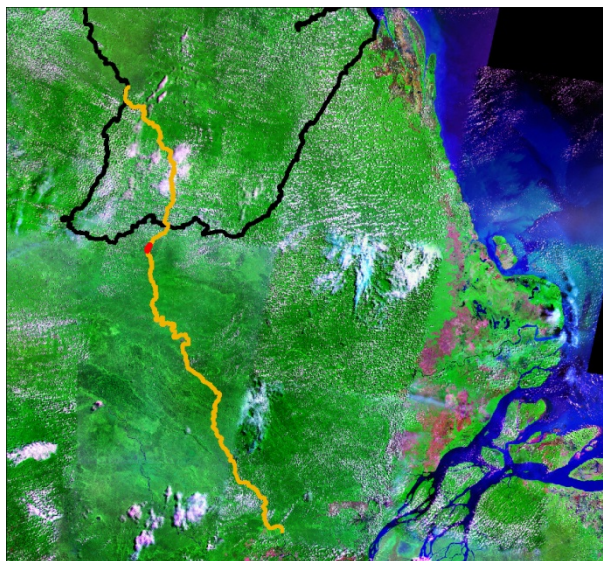
Nous nous arrêtons vers 17h, après une journée bien remplie (34 km, notre meilleur jour en montée). Nous avons un peu de mal à trouver un bon lieu pour camper (beaucoup de rives inondables mais aussi beaucoup d'arbres morts qui risquent de nous tomber dessus), ce qui entraîne un peu de mauvaise humeur – passagère – dans la troupe.

Vu beaucoup de jacarés, des loutres sont venues ce soir à notre campement, passé une charogne de capivara apparemment dévoré par un jaguar.





02/08/2013 Culari (9,49 km)



Pendant la nuit un gros arbre s'abat près de notre campement. Heureusement aucun problème pour nous (on avait bien regardé avant de s'installer !).



Nous partons comme d'habitude mais la journée va être un peu différente puisque l'objectif est de reconnaître une ancienne piste d'orpailleurs, appelée « deux septembre », qui se trouve à 3 km à l'est de la rivière. Il nous faut donc d'abord nous approcher au plus près puis établir un campement et partir à pied dans la forêt pour la trouver.

Nous avons un peu de mal à trouver un bon lieu de campement car les berges sont très inondées ou peu accessibles en raison d'une végétation très dense. On le trouve finalement et on s'installe. Après je pars avec Edinho et Castro pour reconnaître la piste.

Nous parcourons le trajet en nous orientant avec la boussole et en contrôlant avec le GPS. Le trajet ne pose aucun problème, d'autant que nous ne sommes pas chargés. Comme attendu, nous passons une alternance de collines (pas très hautes) et de bas-fonds (baixões) humides dans lesquels se trouvent de grands *açaizais*.

La zone de la piste, elle, est un peu différente. Elle a été installée sur une colline dont le sommet est assez plat. Toute la zone de la piste est couverte de forêt secondaire très différente de la régénération habituelle. Le sol, notamment, est très sec et la litière aussi (fait penser à une garrigue, les feuilles craquent sous les pieds).

On distingue bien la différence entre la piste elle-même, où le sol a été très compacté et où la régénération est lente (couvert pas fermé, arbres fins) et les approches où on trouve encore les troncs abattus et où la régénération est plus avancée. Cela étant il ne faudrait pas beaucoup de temps ni de travail pour nettoyer le tout et remettre la piste en état.

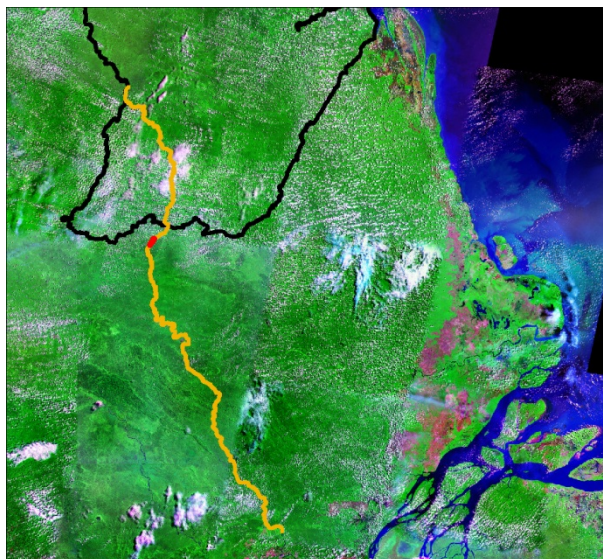
On trouve des vestiges des garimpeiros : dans un endroit qui devait être le dépôt, des outils, des ustensiles de cuisine, une tronçonneuse, des moteurs et plein de tuyaux... le tout bien rangé. On trouve même un baril de maïs. Y avait-il une mule sur place ?

Parmi les traces laissées par les orpailleurs, une nous réjouit : de très nombreux citronniers, sans doute plantés par eux et qui ont réussi à se maintenir dans le couvert encore réduit de la régénération secondaire. Il y a des quantités de citrons tombés à leur pied et nous faisons une ample provision pour les jours à venir.

Le parcours que nous venons de faire et les jours précédents me permettent de faire le point sur l'énergie électrique. Les sources de consommation sont la tablette que j'utilise comme GPS, le téléphone satellite, les caméras GoPro. Or la rivière devient de moins en moins large et sous peu nous entrerons dans la forêt, ce qui rendra difficile ou impossible le rechargement des batteries avec le panneau solaire. Une de mes deux batteries relais donne des signes de faiblesse (en fait elle est morte peu après). Par ailleurs, la consommation de la tablette lorsqu'elle effectue un suivi de parcours est infernale (batterie vide en une demi-journée).

Je décide donc de ne plus utiliser la tablette pour cette fonction (j'ai un GPS classique et des piles que je mets en fonction exclusivement pour cela), et de ne l'utiliser que pour consulter les données cartographiques (image satellitale, hydrographie). Par ailleurs je commence à limiter l'usage de tous ces équipements afin de toujours avoir la possibilité d'alimenter le téléphone satellite, qui sera crucial en cas d'urgence.

## 03/08/2013 Culari (10,85 km)



On entre dans le dur...

On part tôt comme tous les jours. L'eau a baissé de 20 cm depuis la veille.

Quelques km après le départ on est face à une confluence, la Culari est ici formée par deux rivières de même taille. Nous prenons la branche Est, mais elle est donc deux fois moindre. Plus que 10-15 m de large, le « festival des arbres tombés pour la damnation des pagayeurs » (Coudreau) commence et nous avançons désormais à vitesse très réduite.



La rivière alterne entre des zones inondées ouvertes et quelques passages en sous-bois entre des grandes collines.

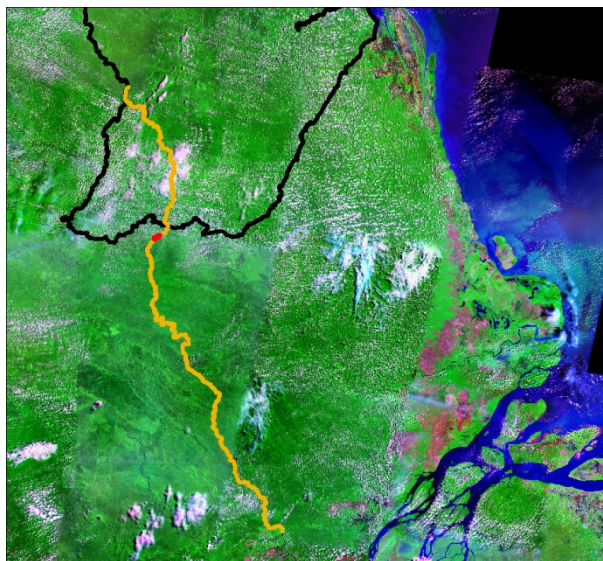
Pause déjeuner sur une pierre au milieu de la rivière et on repart.

On a un peu de mal à localiser la branche qui nous intéresse lors de la confluence suivante, elle a plus de courant mais était cachée par la végétation, alors que la branche Ouest était bien visible. Mais un coup d'œil aux données cartographiques nous détrompent.

Nous avançons lentement mais nous sommes dans les temps.



## 04/08/2013 Culari (7,07 km)



Après une bonne nuit, je me lève à 5h30 et prépare le feu pour cuire le pain. Ce n'est pas facile car il a beaucoup plu pendant la nuit et tout est mouillé. Tout le monde a mal dormi à cause de la nuit et on part un peu tard, vers 8h.

La Culari est maintenant vraiment étroite. Nous passons tout le temps par-dessus ou dessous des troncs, ou nous ouvrons la végétation qui bloque la rivière.

Pour autant, on n'est pas encore vraiment entré dans les « montagnes de Tumucumaque », zone dans laquelle en principe le relief est composé de myriades de collines qui ne sont pas très hautes mais qui s'épaulent l'une l'autre et forment une région difficile à traverser. Les rives demeurent plates et on se sent dans la plaine. Le fameux marais du Culari est en fait un igapó géant, une grande zone de forêt plate qui est inondée sur une grande profondeur dès que l'eau monte un peu (ie à chaque pluie, comme cette nuit). La végétation est plus celle de sous-bois, parfois (mais rarement) ouverte.

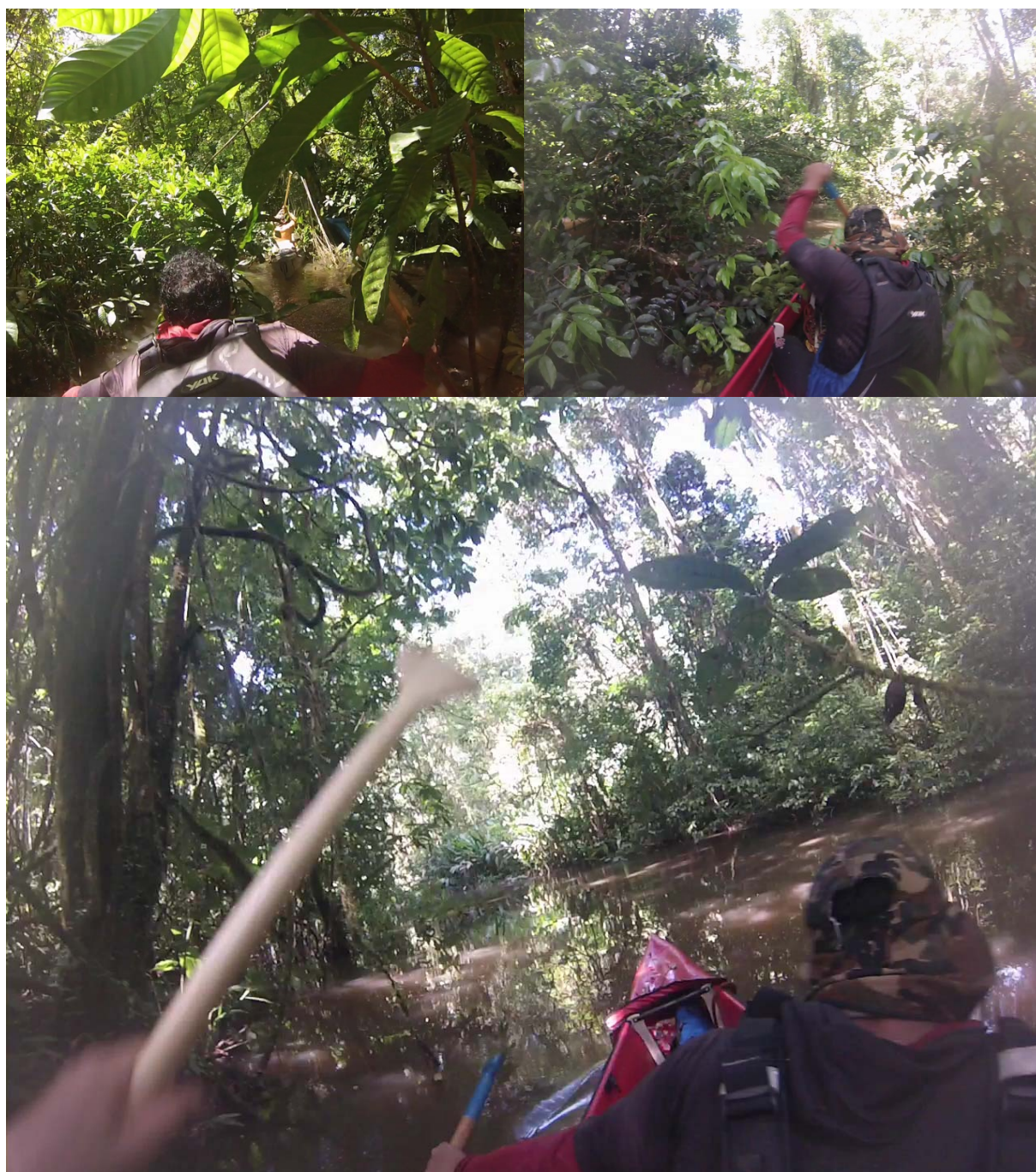
Cela étant la Culari est bien plus facile pour naviguer que la Mapaoni. Les sauts du début sont petits et simples et le sous-bois inondé contient peu de très gros arbres si bien que le plus souvent nous tirons facilement nos canots sur des troncs qui ne dépassent que de 10 ou 20 cm la surface de l'eau (il faut dire aussi que nos embarcations sont idéales).

Le cours principal que nous suivons est facile à distinguer, nous n'avons qu'une ou deux fois hésité entre une branche d'igapó et celui-ci.

Par contre, depuis que nous sommes entrés dans une zone de forêt plus fermée, nous voyons moins de faune, et presque plus d'iguanes ou de caméléons alors qu'ils pleuvaient le long des rives... Faisons-nous trop de bruit ?

Nous nous arrêtons tôt, vers 15h, car nous trouvons un bon endroit pour camper et car les sites adéquats sont peu nombreux. Mieux vaut ne pas passer 3 heures à en chercher un en fin d'après-midi.

Comme nous avons le temps, nous faisons un beau campement. Edinho et Castro se partagent une bâche, Preto et Joelson une autre, et moi j'en ai une individuelle. Chacun nettoie une zone de forêt entre deux troncs pour s'installer : on coupe les branches basses et les jeunes pousses (en faisant attention de ne pas laisser de petites souches sur lesquelles on s'embrochera le pied quand on aura retiré les bottes), on retire la couche de feuilles mortes pour éviter les serpents et les araignées (sur les trois derniers campements on a eu la visite d'une mygale, d'un scorpion venu se nicher dans une botte et de fourmis venimeuses...). Une fois le sol prêt, on installe les bâches puis les hamacs sous elles. On complète par deux baguettes verticales pour laisser sécher les bottes. Ensuite on passe aux tâches collectives : corvée de bois, faire le feu, lancer le repas du soir, nettoyer un peu les canots, ...



Une fois que tout est au point, on peut enlever les chaussures et aller se laver, puis passer la tenue de nuit. Toujours un délice de passer des vêtements secs après avoir passé la journée à patauger dans l'eau jusqu'à la poitrine. Ensuite vient le dîner, puis on se love dans les hamacs. Il est en général plus ou moins 8h. On ne se couche pas tard en forêt.

Le fait de s'arrêter tôt nous permet d'être encore en forme et nous sommes dans les temps prévus. Pas besoin de forcer pour le moment, nous aurons tout le temps quand nous serons à pied.

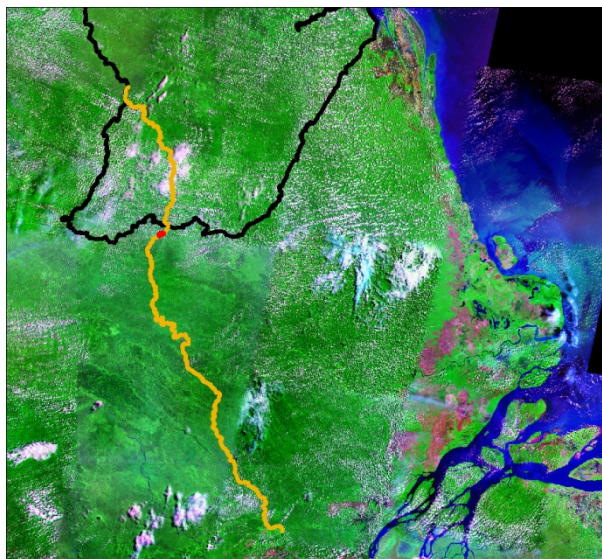
La navigation à la rame est sans grand mystère (surtout quand on est accompagné de spécialistes !). On reste proches des rives car le courant est un peu moins fort qu'au milieu, et donc c'est plus facile en montée. En plus cela nous permet d'être un peu à l'ombre (mais c'est moins bien pour le panneau solaire). Quand la rivière est étroite et pleine d'obstacles, le jeu est de limiter les efforts. On regarde attentivement pour trouver la moindre brèche qui permettra de passer les frondaisons tombant dans l'eau ou le paquet de lianes sans avoir à trop couper. De toute manière on ne coupe que le strict nécessaire, sur la hauteur nécessaire. Parfois à vouloir tailler trop large on fait s'effondrer un énorme amas de branches pourries et on obstrue le passage au lieu de le dégager.

Devant un tronc tombé, on regarde si l'on peut contourner, si on ne peut pas se faufiler dans l'eau entre les branches, ou passer par le trou laissé en arrière de lui par l'arrachage des racines. Si ce n'est pas le cas on passe par dessous, s'il y a un petit espace, ou on hâle le canot par dessus si nécessaire. Cette opération, nous la répèterons des centaines de fois, parfois en retirant la charge, parfois en la laissant, pour aller plus vite. Elle est toujours compliquée par le fait qu'en sautant dans l'eau et remontant dans le canot des dizaines de fois, on finit inmanquablement par le remplir d'eau. Il est donc d'autant plus lourd à tirer...

Pour couper les lianes, les machettes doivent être affûtées comme des rasoirs. Les piroguiers effectuent ces manœuvres avec naturel, en équilibre instable sur le canot avec une rame dans l'autre main pour maintenir l'embarcation dans le fil du courant...

A chaque fois on se dit que c'est trop bouché, et à chaque fois on passe ! Mais c'est aussi au prix de pluies de fourmis qui nous piquent après pendant des heures, cachées dans les plis des vêtements, au prix d'essaims de guêpes qui nous attaquent parce que nous passons trop près de leurs nids, au prix de pieds pleins de mycoses parce que nous sommes tout le temps mouillés... Et heureusement nous avons de la chance : pas de piqûre de raie ni de morsure de serpent !

## 05/08/2013 Culari (6,04 km)



Lever un peu difficile, la journée d'hier a laissé des traces, et ce n'est que le début ! On plie tout, on part... le GPS met un bon quart d'heure à trouver le signal, c'est le signe qu'on est vraiment dans une forêt fermée. Bien sûr depuis deux jours le panneau solaire ne sert plus à rien.

Il y a de l'eau partout, la rivière serpente lentement dans une large plaine. Le courant nous permet d'identifier la branche principale que l'on suit sans difficulté. En revanche on ne voit pas les affluents qui se trouvent sur la carte, ils ne sont pas visibles.

Vers 13h30 les arbres tombés se multiplient, puis on passe une grande bambouseraie. On essaye de la contourner car elle paraît très fermée le long de la rivière et il semble plus facile de prendre par-dessous les bambous. Grosse erreur, on perd 2 h dans cette manœuvre et on y consomme beaucoup de force. Sur le trajet on dérange une biche qui dormait sur place, sans doute après s'être repue de jeunes pousses de bambou.

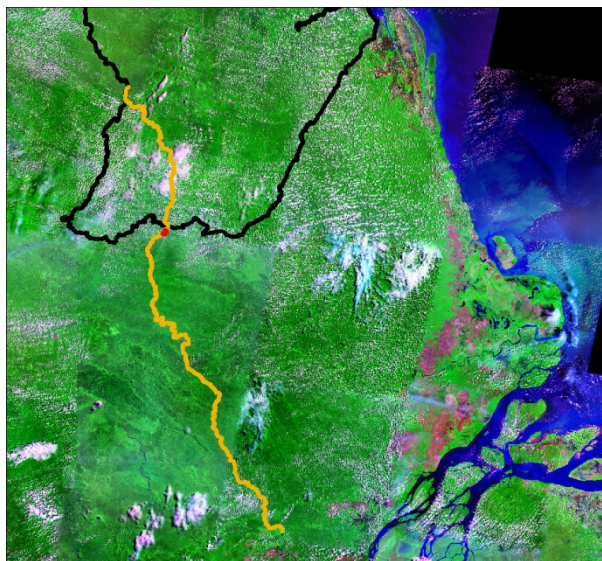
Depuis deux jours la quantité de moustiques a bien diminué, il n'y en a presque plus.

Nous arrivons à moins de 10 km à vol d'oiseau de la borne n°5. Après avoir établi le campement nous nous concertons sur la suite. Les rives de la rivière sont très inondées et on n'a pas vu jusqu'ici de bon endroit pour commencer à progresser par terre. Pour éviter de perdre du temps en marchant dans un marais infernal, nous décidons de continuer sur la rivière demain.





## 06/08/2013 Culari / divisor de aguas (4,50 km)



Lever normal, on part vers 7h30. On a décidé de continuer par la rivière alors on s'y met, mais cela devient vraiment très difficile avec un arbre tombé tous les 50 m. On ouvre des trous de souris dans les frondaisons, mais on perd beaucoup de temps. A 10h on n'a même pas gagné 1 km à vol d'oiseau par rapport à la borne n°5, et une vérification sur le GPS nous laisse penser que nous nous sommes embarqués dans une branche de la rivière Culari qui remonte trop vers l'E, donc qui nous éloignera de notre objectif (cela étant je pense que la carto est fautive, car elle indique que nous aurions pris une branche trop à l'E que l'on quitte en RD mais on n'a jamais traversé la principale de nouveau et on se retrouve en RD après quelques km à pied... ).

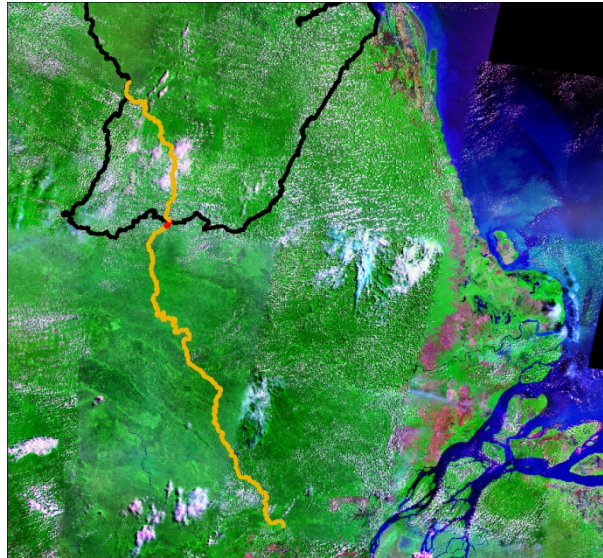
Il est donc temps de se lancer à pied. Nous accostons, lavons et plions les bateaux. Nous avons à ce moment une très mauvaise surprise : à cause d'un défaut de fabrication, les tuyaux qui forment la rigidité du canot de 3 places sont endommagés et il sera très difficile de les remonter pour continuer le voyage... Bon, nous verrons cela par la suite... On prépare un déjeuner rapide, on répartit les charges et on se lance dans la forêt.

Mais les premiers km ne se passent pas bien. Les bateaux pliés donnent des paquets qui ne sont pas très commodes à porter, encore moins associés à nos bidons étanches. Il faut refaire plusieurs fois les paquetages pour arriver à une solution satisfaisante. Par ailleurs ce sont des charges assez lourdes et les porter et ouvrir le chemin en même temps est difficile. Rapidement je propose une organisation différente : je vais en avant ouvrir le chemin avec un des piroguiers, sans charge (je donne l'orientation et contrôle l'avancée, il ouvre le chemin). Au bout de 500 m. nous revenons sur nos pas et tout le monde porte les charges jusqu'au bout du chemin que nous avons préparé. Cela nous permet d'accélérer un peu, mais notre rendement reste inférieur à 1 km/h. En plus le relief commence à devenir plus marqué : il faut grimper les pentes des collines (qui sont parfois couvertes de végétation basse particulièrement dense, notamment des amas de lianes – *cipoais*), et traverser des zones de bas-fonds, toujours pleines de palmiers *açaí*, dans lesquelles le sol détrempé fait qu'on s'enfonce jusqu'à mi-mollet... Cela étant le relief est plutôt clément sur ce côté brésilien.



Nous nous arrêtons vers 16h, nous avons parcouru 2 500 m depuis la rivière. On n'est pas rendu...

## 07/08/2013      divisor de aguas (6,79 km)



Aujourd'hui il a fallu pousser la troupe pour atteindre l'objectif.

Lever tôt, on se prépare et à 7h30 on est partis. J'ai un peu modifié l'organisation. Je porte désormais mon bidon sur le dos alors que j'oriente l'ouverture du chemin. Pendant que nous ouvrons la voie, le groupe resté derrière a pour mission de parcourir la moitié de la distance prévue et de retourner en arrière pour ramener les charges restantes, à savoir une partie de la mienne + celle de celui qui ouvre le chemin (vu la dépense physique que cela représente, se voir aider un peu est un minimum). J'espère que notre progression sera un peu plus rapide comme cela. Le fait est que les premiers relais s'enchaînent bien, même si on reste toujours dans une vitesse inférieure à 1 km/h.

On déjeune tard, à 2500 m de la borne. On repart tard. La progression est de plus en plus difficile car les collines sont plus hautes. Sur le chemin nous notons l'abondance des *marapuambas* (*ptychopetalum olacoides*). Nous trouvons aussi un ouriço de castanha (???) sans trouver l'arbre qui l'a produit. Ce serait important car en principe il n'y a pas de castanha dans cette région. Trouver quelques arbres serait sans doute le signe d'une ancienne présence amérindienne.

17h30, on trouve un bon endroit pour camper à 700 m de la borne et on décide de s'arrêter pour aujourd'hui. Si on continue on risque de se trouver dans une zone de colline sans rivière, ce qui serait compliqué pour le campement (il faut de l'eau pour se laver, faire la cuisine, etc.). Je pars en reconnaissance avec Preto pour trouver la borne. Nous parcourons rapidement la distance restante et arrivons au sommet de la colline qui fait frontière. La zone de la borne est facile à localiser, elle est couverte de bambou-liane, espèce qui a colonisé la clairière ouverte et entretenue de temps en temps. Au vu de cette régénération secondaire, dans laquelle il y a peu d'arbres et plutôt fins en diamètre, j'ai l'impression qu'il y a eu un entretien il y a moins de 5 ans. On cherche un peu la borne mais on la trouve assez rapidement. Mission accomplie, nous retournons au campement.

L'aventure commence à devenir plus difficile. Nous avons tous les pieds pleins de mycoses, et nous sommes fatigués du canotage et de la marche. Mais il nous reste beaucoup de distance à parcourir,

la borne n'est que le milieu de notre odyssee. Au retour au campement j'étudie les données que j'ai apportées pour imaginer le meilleur parcours côté guyanais.

Je dois déterminer quel point viser pour repartir avec nos canots, ce qui est délicat car j'ai peu d'information sur la configuration des têtes des rivières : on ne les voit pas sur les images satellitales, donc impossible de deviner leur largeur, et les informations sur l'hydrographie sont un peu imprécises (1 :100 000) et ne donnent pas non plus d'information sur la largeur ou le débit. En plus je n'ai plus beaucoup de batterie sur la tablette, donc je limite les consultations car je ne sais pas pour combien de temps nous en avons avant de pouvoir charger les équipements.

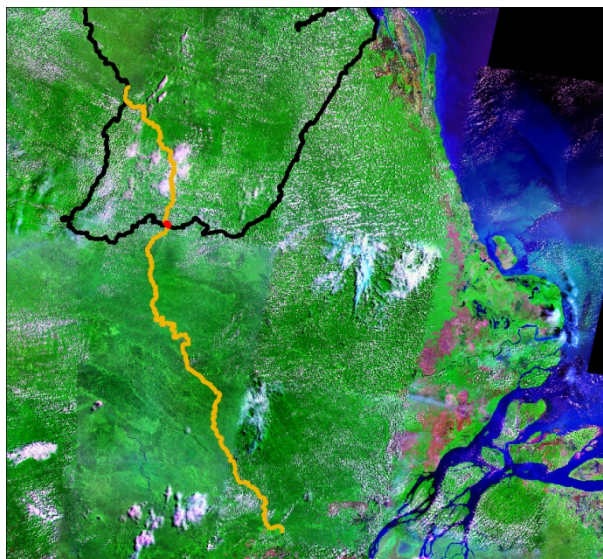


Grosso modo, deux chemins sont possibles. Le premier consiste à couper vers le nord et à attraper la branche Est de la crique Alice. Mais j'y vois deux inconvénients. D'abord cette branche Est est plus longue à rejoindre le cours principal de la Alice que celle de l'Ouest, ce qui implique sans doute d'y passer plus de temps. Ensuite le haut de cette crique est très proche du haut d'autres criques qui, elles, coulent vers la rivière Culari et qui nous entraîneraient donc vers l'Oyapock. Autant éviter de possible méprises. La seconde solution consiste à prendre la branche Ouest de la Alice, dont les premiers formateurs se trouvent à proximité immédiate de la borne. Je la privilégie donc.

Le problème de cette solution est que je ne sais pas exactement où elle devient navigable, si bien que deux choix sont à nouveau possible : couper par les collines en direction NO et arriver à une confluence un peu en amont, où je peux imaginer que le volume d'eau est suffisant, ou bien essayer de la prendre plus haut, en suivant un formateur jusqu'à ce qu'il s'élargisse un peu et nous permette de naviguer. Je n'ai pas beaucoup d'information sur la région mais j'espère que la Alice est moins marécageuse que le haut de la Culari. Si elle circule entre des collines bien marquées, son lit doit être plus étroit, moins méandreux et donc concentrer plus vite les eaux, donc devenir plus vite profond et un peu large. Tel est du moins mon calcul.

Je ne sais pas encore laquelle des deux solutions choisir.

## 08/08/2013 ligne de partage des eaux (6,03 km)



Les collines se vengent...

Lever tranquille, petit déjeuner avec un gros pain que j'ai préparé la veille durant toute la soirée (difficile de trouver du bon bois pour le feu, et en plus il a plu, il a fallu attiser tout le temps). Départ pour la borne, photos de circonstance et vers 8h40 on est parti pour la Guyane française. On se dirige vers le nord, dans une tentative pour suivre la première stratégie définie hier soir. Mais rapidement nous voyons que les collines sont beaucoup plus marquées que du côté brésilien. Nous peinons beaucoup car nous sommes très chargés.



Comme la troupe est fatiguée, j'opte donc pour essayer la seconde stratégie, au moins aujourd'hui. Nous passons donc encore quelques collines en marchant en direction du NO, et lorsque nous trouvons une crique dont l'orientation est correcte (écoulement des eaux en direction du NO), nous décidons de la suivre en marchant dans son lit, afin de voir si nous ne trouvons pas rapidement un bon endroit pour reprendre la navigation.

La marche dans le lit de la rivière a l'avantage de ne pas poser de problème de relief (c'est plat) mais elle offre d'autres difficultés. Il y a des tronçons « propres », qui nous permettent d'avancer facilement en marchant dans l'eau. Mais il y a aussi de nombreux chablis. Les arbres tombés ouvrent la canopée et la végétation peut pousser au ras de l'eau, créant des endroits très difficiles à passer. Il faut contourner par les berges qui sont pleines de lianes... Nous le savions, mais nous espérions que la rivière aurait rapidement assez d'eau pour que nous puissions mettre les canots à l'eau. Au bout de quelques heures il se confirme que nous sommes trop haut et qu'il faudra la suivre encore très longtemps avant de trouver le point que nous cherchons.

Nous décidons alors de repartir sur la terre ferme pour couper un grand coude de la rivière, qui part complètement vers l'Ouest à l'endroit où nous sommes, avant de s'orienter vers le Nord 5 km plus loin. Par chance, à l'endroit où nous partons, les collines laissent place à un grand plateau si bien qu'après une montée très raide nous passons deux kilomètres de plat relatif. Le sous-bois y est dégagé et nous pouvons marcher à pleine charge sans ouvrir de chemin.

Après cela les collines recommencent, et de surcroît il pleut fort. Les pentes se transforment en savonnettes et Castro fait une glissade de 50 m... Cela devient trop compliqué, nous nous arrêtons donc au bord du lit d'une crique, affluent de celle que nous avons suivie plus tôt.

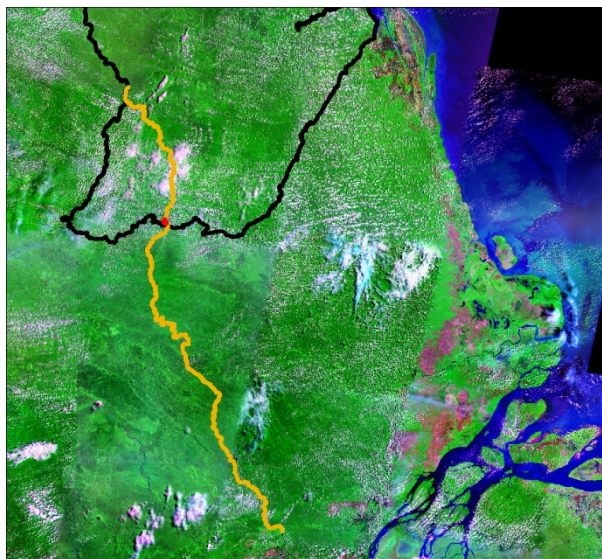
Il est 17h, nous sommes bien fatigués et un peu dans le doute. Nous savons que la journée de demain va être dure à nouveau, et espérons, sans aucune certitude, que nous trouverons le point adéquat pour reprendre la navigation.

Depuis deux jours nous n'avons pas eu de communication avec le téléphone satellitaire. Non seulement j'économise la batterie, mais en plus, pour une raison qui m'échappe, il est beaucoup plus difficile de trouver un signal stable dans cette région (alors que le sommet un peu dénudé de la borne aurait dû être un endroit favorable...). Malgré quelques tentatives, donc, impossible d'envoyer des messages. C'est dommage car il était convenu que nous fassions signe au groupe RIMA/PAG qui devait monter à notre rencontre. Je crains qu'ils ne s'en aillent faute de nouvelles de notre part.

Les piroguiers prennent sur eux. La marche à pied sur de longues distances, ce n'est pas leur truc mais ils ne se plaignent pas et font de leur mieux. Je sens tout de même qu'on ne pourra pas continuer trop longtemps comme ça.



## 09/08/2013 ligne de partage des eaux – Alice (4,87 km)



Lever plus tôt que d'habitude, nous sommes déjà en train de marcher à 7h15. Le jour pénètre tout juste en forêt.

Nous partons, et juste à la sortie du campement deux tapirs nous traversent littéralement, renversant Castro au passage. On aurait dit deux autobus allant droit devant eux. Ils ont visiblement été aussi surpris que nous.

Les collines de cette région sont les plus difficiles que nous ayons rencontrées jusqu'ici. Ce n'est pas de la haute montagne bien sûr, mais elles sont très raides et le sol est instable, ce qui rend difficile de trouver nos appuis, ce sans compter que la végétation n'aide pas beaucoup. En plus nous sommes bien chargés.

Au bout de trois heures nous arrivons à proximité de la crique Alice, mais elle est visiblement bordée par une grande zone de marécages. Nous la suivons en restant autant que faire se peut dans la haute forêt, ce qui nous permet d'avancer un peu mieux. Mais vers 12h il faut prendre une décision : ou continuer à passer des collines, ou essayer de trouver le cours de la rivière et voir si nous pouvons nous mettre à l'eau. Nous tentons la seconde option, vu que suivre les collines et contourner le marais nous dévierait trop vers le Nord-Est (ou alors nous devrions traverser la vallée pour continuer à longer la rivière en rive gauche...).

Nous partons Preto, Edinho et moi pour ouvrir le chemin dans le marais. La zone est vraiment difficile à passer. Ce sont d'abord des cipoais très denses et très bas, qui impliquent de tailler son chemin mètre à mètre. Ensuite un marais plein de hautes herbes très denses. Puis des berges émergées (sans doute inondables en saison de pluies), elles aussi recouvertes de cette végétation de graminées géantes qui forment des rideaux presque infranchissables. Nous passons une heure sans nous arrêter de couper à la machette pour ouvrir les 300 mètres de chemin. A chaque motte nous croyons que la rivière se trouve derrière le rideau de plantes et découvrons dépités qu'elle est plus loin que nous ne le pensions. Enfin, vers 13h, après nous être faufiletés dans un dernier cipoal, nous la trouvons. Elle ne mesure encore que 4 mètres de large, mais elle fait environ 80 cm de profondeur et elle est

manifestement navigable. Elle paraît se tailler un chemin assez dégagé entre les hautes herbes. Le moral remonte tout de suite, nous nous pensons tirés d'affaire.



Nous retournons en arrière pour prendre nos affaires, revenons avec tout le monde et avec le matériel sur le dos et nous nous mettons à monter les canots. L'avarie des tubes du canot 3 places est un peu gênante mais nous utilisons des pièces en bois que nous taillons sur place pour substituer ce qui manque et nous réussissons à mettre l'embarcation en forme. Heureusement, sinon nous étions mal.

Rapide déjeuner et nous partons pleins d'espoir sur la crique Alice. Mais notre enthousiasme est bientôt douché. En premier lieu, le lit de la rivière est encore très serré et après quelques dizaines de

mètres dégagés, les hautes herbes le ferment et il nous faut ouvrir notre chemin à la machette presque en continu. Ensuite, la rivière serpente en courbes très serrées dans la plaine, ce qui fait que pour avancer de 100 m en direction du nord et de la Tampak, nous parcourons 300 ou 400 m de rivière...

Nous arrivons dans l'après-midi dans une zone de forêt. On retrouve le festival des arbres tombés mais au moins on évite les graminées... On avance un poil plus vite et moins péniblement. Nous aurions pu continuer un peu plus mais lors d'un transbordage Castro se fait piquer le doigt par un scorpion qui s'était caché sous la bretelle de son bidon. Son bras est complètement endolori, jusqu'à l'épaule, et il a besoin de soins. Nous montons donc un campement rapide.

Un autre problème apparaît. Nous nous étions partagés les provisions afin de répartir la charge entre les différents bidons étanches. Cela a bien fonctionné mais du coup je n'avais plus de vision globale de où nous en étions de la consommation et je pensais qu'il nous restait plus de choses. Or la consommation a été plus importante que prévu, notamment parce que les piroguiers ont l'habitude de compenser les efforts importants consentis dans la journée par de gros repas le soir.

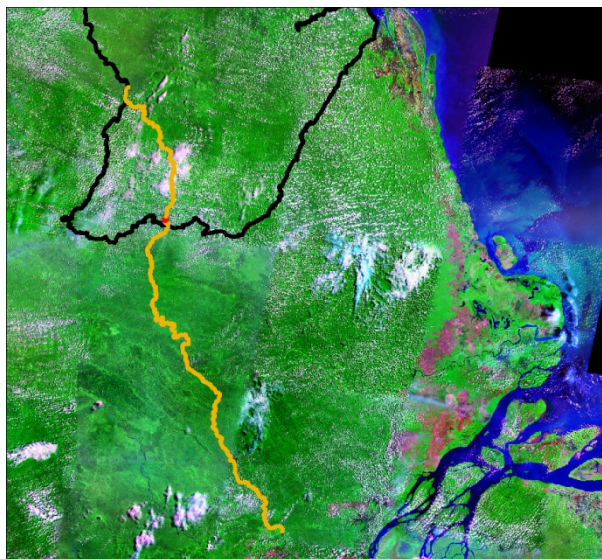
Au total, il ne nous reste plus grand-chose. De quoi faire une journée normale demain, après il nous restera 1 kg de farine de manioc et 1 kg de riz...

Cela signifie que nous ne pouvons pas ralentir le rythme. Il nous faut nous dégager rapidement de ce début de la crique Alice. Etre en retard n'était pas un gros problème, mais se trouver sans ravitaillement, même si on peut toujours vivre sur la forêt (la pêche nous permet d'allonger nos provisions et d'améliorer notre ordinaire depuis plusieurs jours), c'est une autre paire de manche.

Compensant un peu ces nouvelles médiocres, je réussis à avoir un signal Inmarsat. J'ai donc envoyé au RIMA la nouvelle de notre arrivée en Guyane et j'ai demandé à la patrouille de bien vouloir nous attendre ou au moins nous laisser du ravitaillement.

21h30 : Edinho a laissé un hameçon au fond de la rivière avec un appât, et l'a relié à une casserole. Ce système d'alarme rudimentaire sonne deux fois de suite (les trairãoes, appelés Aymara en Guyane, ont visiblement faim le soir) et nous sortons deux beaux poissons de 5 ou 6 kg chacun. Le problème du ravitaillement est donc réglé pour demain...

## 10/08/2013 Alice (4,82 km)



La crique Alice, c'est pas du gâteau...

On repart sur la Alice. Castro est HS, on réorganise donc les équipages. Edinho et Preto sont sur le canot de deux places et ouvrent le chemin. Ils abattent un travail fantastique.

La haute Alice n'est pas très sympathique. Elle alterne entre des marécages comme celui d'hier et des passages en forêt. Les marais sont couverts de végétation basse et extraordinairement dense, dans lesquels les quelques arbres qui arrivent à pousser ne semblent le faire qu'afin de tomber en obstruant le passage et en fournissant aux graminées des ponts qu'elles se font un plaisir de coloniser. Elles forment alors d'épais barrages que nous ne pouvons vaincre qu'après dix ou quinze minutes de débroussaillage intensif... Parfois à la place des graminées on passe des bamboueraies, guère plus sympathiques, d'autant que les pousses de bambou ont de redoutables épines.

Alternant avec ces marais, on trouve des petites zones de forêt, qui ressemblent plus à ce à quoi je suis habitué en ce qui concerne les criques amazoniennes. Celles-ci aussi sont pleines de chablis, mais ils sont plus « secs », c'est-à-dire que l'on peut s'en tirer en passant le canot par-dessus ou par-dessous les troncs. Les transitions entre les marais et les zones de forêt sont aussi délicates à passer, les herbes et lianes utilisant les troncs pour monter plus en hauteur et présenter des barrages épais à chaque orée de bois.

Au total on avance lentement... Trop lentement.

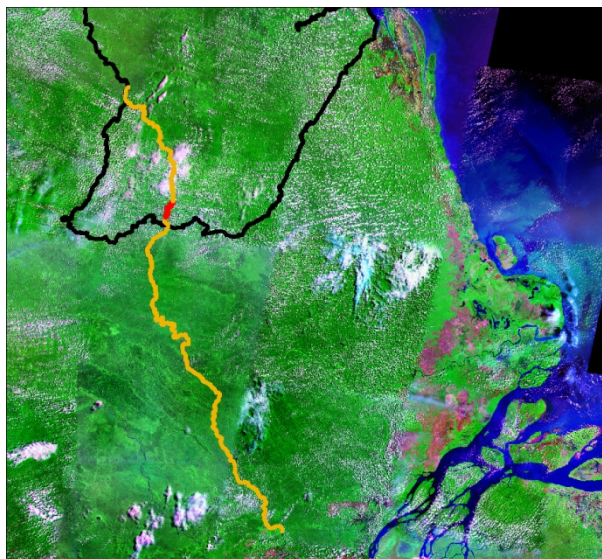
Nous nous arrêtons vers 16h, à cause d'un obstacle redoutable : un tronc nous barre le chemin, mais il y a un nid d'abeilles très agressives juste au dessus de lui. Ce nid est caché dans un trou, si bien qu'il est impossible de l'atteindre pour le brûler. Les abeilles, elles, sont beaucoup plus agressives que les guêpes habituelles : elles nous attaquent dès que nous approchons à moins de 10 mètres (nous avons tous été piqués trois ou quatre fois, et ces piqûres sont vraiment douloureuses, elles enflent...). Nous décidons d'essayer de passer très tôt demain matin, quand elles seront encore endormies.

Ce soir nous avons à peine fait 2 km à vol d'oiseau. Sur la carte je vois qu'à 1 km au nord de notre campement la Alice reçoit un affluent important en rive gauche. J'espère qu'à partir de ce moment elle va s'élargir et se dégager. Pas pris une seule image aujourd'hui, ça en dit long sur la difficulté de la journée.

Un hocco (*Cracidae sp.*) vient améliorer notre repas du soir, prolongeant notre ravitaillement d'autant. Curieusement, sur ce côté guyanais, aucun piranha, alors qu'ils étaient nombreux côté brésilien.

Je communique ce soir avec le téléphone satellite. Pas de nouvelles des militaires. Je renvoie un message au numéro qu'ils m'ont transmis pour leur donner des nouvelles de notre progression.

**11/08/2013 Alice (24,2892 km)**



Fin des ennuis ?

Beaucoup plu cette nuit. Lever 5h et petit-déjeuner rapide. A 6h nous passons le tronç aux abeilles (avec un peu moins de mal car le niveau de l'eau a un peu augmenté à cause de la pluie). Elles bourdonnent un peu mais il fait encore bien noir et donc elles nous laissent en paix.

Heureusement cette fois-ci les choses se déroulent à peu près comme prévu. Nous luttons encore beaucoup le matin mais les zones de forêt sont maintenant plus nombreuses que les zones de marais. On a l'impression que la forêt « mange » peu à peu le marais, qui se limite à de petits patches de plus en plus réduits. Les troncs barrant le cours de la Alice sont encore nombreux, mais au fur et à mesure nous n'avons plus à ouvrir le chemin à la machette, mais juste à faire le saute-mouton auquel nous sommes désormais tellement habitués. Il ne nous faut que quelques minutes pour passer un gros tronç.

En plus Castro va bien mieux et donc le passage du canot 3 places est plus simple.

Vers 12h Edinho abat un gros crocodile. Nous mangerons bien ce soir ! Heureusement car notre petit déjeuner s'est réduit au café au lait, sans rien à manger.

12h30, pause sur un grand tronç. On se restaure avec les quelques jus instantanés qui nous restent. Mais on a déjà avancé de 6 km ce matin, on sent que la rivière devient vraiment praticable. Ça sent bon.

On repart et on va de plus en plus vite. Les passages d'arbres tombés deviennent moins fréquents et tout à coup il n'y en a plus. La rivière s'élargit vraiment.

Vers 14h30 on tombe sur le premier saut de la Alice. C'est une vraie cascade de 2,5 m de haut divisée en deux passages.



Après ce premier saut, la Alice reçoit une autre branche (la fameuse branche Est) de même taille et devient vraiment une grande rivière, de plus de 20 mètres de large. C'est le moment où elle devient visible sur les images Landsat. A cet endroit, nous passons une branche manifestement coupée à la machette. C'est la première trace de passage humain depuis la Culari.

On continue jusqu'au saut suivant, situé à 2,5 km à vol d'oiseau. Il s'agit aussi d'un vrai saut, de 2 m de haut. Les deux que nous venons de passer font penser à ceux de la Mapaoni. Ils sont beaucoup plus hauts et forts que ceux de la Culari.

Nous y établissons un joli campement, c'est un très beau site. En cherchant un bon endroit pour me laver j'y trouve des polissoirs amérindiens. Nous mettons le crocodile à griller. Tout va bien désormais, nous nous sommes tirés de diverses difficultés (problème dans la structure d'un canot, difficultés de la crique, manque de ravitaillement...).

Le seul problème est ce contact que je n'arrive pas à faire avec les militaires. Nous sommes dimanche... demain j'essaierai le numéro direct de l'État-Major.

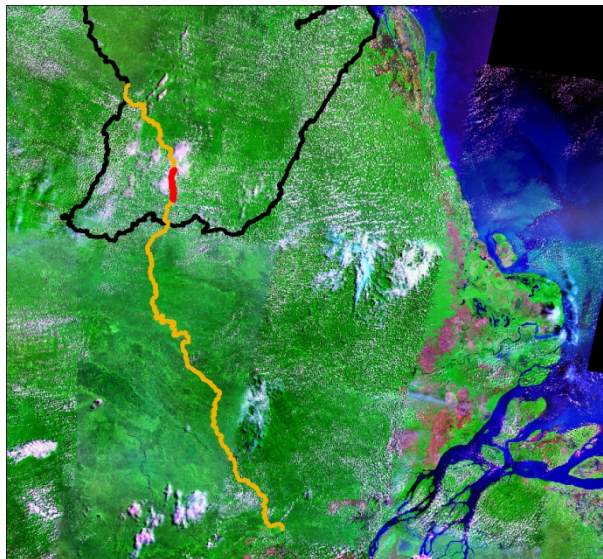
Il nous reste encore beaucoup de chemin et les sauts pourront nous donner du fil à retordre. Mais nous sommes en descente, le courant nous aidera donc, et désormais nous n'aurons plus à ouvrir notre chemin. Cela s'annonce donc plus simple.

Je repense à notre équipe. Nous devons beaucoup à Edinho, pêcheur émérite, très bon chasseur et solide comme un roc au moment d'ouvrir le chemin.





## 12/08/2013 Alice / Tampak (57,59 km)



On descend...

On passe d'abord le saut Alice, qui est très beau mais assez difficile à passer. Le saut est non seulement haut mais aussi un peu tordu. Nous passons les canots à la corde et les deux se retournent au même endroit, une zone dans laquelle l'eau décrit un coude et les pousse de côté. Pas grave, tout était bien emballé. On perd la marmite dans laquelle nous faisons le pain, mais comme nous n'avons plus de farine...



*Notes de terrain Expédition Culari-Tampak*

On descend, on débouche dans la Tampak, qui est une large rivière aux berges hautes, bordée de très haute forêt. On y trouve des palmiers *açaí* dès que les berges sont moins hautes et inondables, de même que des *bacabas*, mais moins que sur la Culari. Les sauts que nous avons croisés jusqu'ici sont assez hauts et violents. Depuis le saut Alice on croise régulièrement des traces de campement, des gens viennent ici de temps en temps.

Mais notre progression est un peu moins rapide que nous l'espérons. En effet, si nous allons désormais dans le sens du courant, et donc à une vitesse de 7-8 km/h, la rivière décrit des courbes assez amples, si bien que nous avançons mais que la distance parcourue à vol d'oiseau reste modeste. En plus nous n'avons rien mangé ni le matin ni à midi.



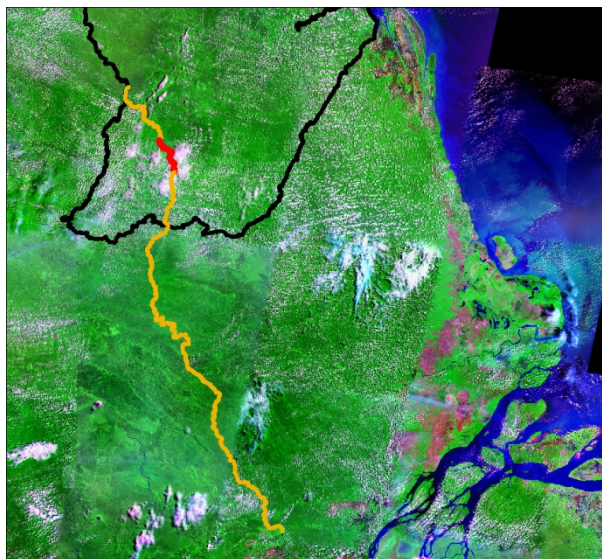
Arrêt 16h15, nous sommes rincés.

Campement sur une rive accueillante, quelques kilomètres en amont du saut Pierkourou.

J'ai réussi enfin à entrer en contact avec l'EM de Guyane. Apparemment il y a eu un problème, le numéro de téléphone satellite qu'ils m'avaient donné pour communiquer avec la patrouille n'était pas le bon (et l'EM n'avait pas donné le mien à la patrouille). Les nouvelles que l'on me passe sont qu'ils nous attendent au saut Kwata, à 25 km à vol d'oiseau de notre position actuelle. Donc en principe demain l'aventure se finira lors de la jonction avec les militaires. Nous mangeons donc tout ce qui nous reste, d'autant que le poisson guyanais nous boude ce soir. Il ne nous reste absolument plus rien en dehors du sel, mais nous avons le ventre plein.

22h30 : bruit autour du campement, un tapir probablement qui a contourné nos hamacs. Puis bruits dans la rivière, des *trairões* qui viennent en surface. Edinho est sur le coup, en 5 minutes deux poissons de 5 kg sortent de l'eau. On prépare vite un boucan, on les fume.

## 13/08/2013 Tampak (63,02 km)



Quand je me lève, les poissons ont déjà été bien entamés. Les piroguiers se sont levés vers 2h du matin (ou ne se sont pas couchés) et ils ont mangé tout leur saoul. Apparemment ils m'ont appelé mais je dormais profondément. Peu importe, ce poisson fait un très bon petit déjeuner.

Nous partons tôt et nous mettons à pagayer avec ardeur, pour parvenir au rendez-vous. Nous parcourons les 40 et quelques kilomètres à bonne allure, sans nous arrêter. Nous passons de nombreux sauts, sept au total, plus ou moins forts. On « saute » la plupart, nous n'en passons que deux prudemment à la corde. Ils sont cependant bien moins compliqués que ceux du Jari.



La rivière est un peu monotone, il y a de plus en plus de pierres émergées qui pointent au milieu de son lit, certaines isolées, d'autres formant des sauts. Certains sauts mentionnés sur la carte ne sont que des « pedrais », des zones de pierres faiblement immergées qui entravent la navigation sans former de véritable marche.

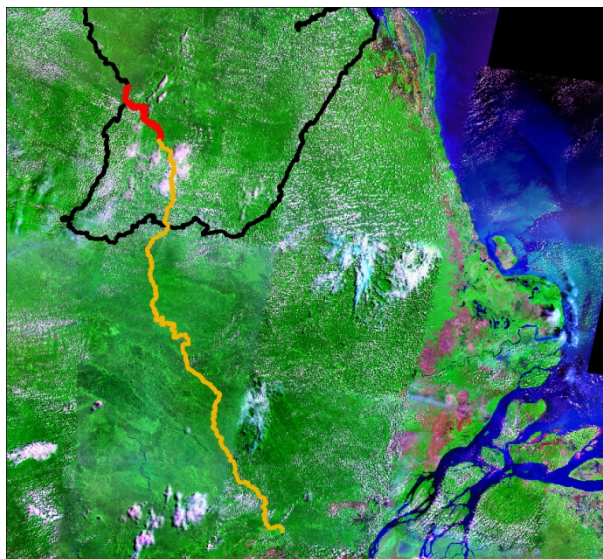
A 14h30 nous nous présentons au saut Kwata... mais il n'y a personne, nous trouvons les restes d'un campement vieux de 2-3 jours mais c'est tout...

Nous descendons encore un peu mais ne voyons personne. Nouveaux coups de téléphone à l'état-major, relais entre l'EM et le RIMA... Vers 16h les informations arrivent, un peu plus claires. La

patrouille nous attendait bien au saut Kwata, mais elle a entamé hier sa descente car elle n'avait aucune nouvelle de nous et car le message de l'EM ne lui était pas parvenu. Ils sont donc retournés jusqu'à Maripasoula, et viennent d'avoir de nos nouvelles. Ils vont remonter à nouveau la rivière, mais cela va prendre du temps, d'autant que cette fois-ci les militaires ne sont plus accompagnés des pilotes du PAG. Ils seraient cependant déjà arrivés au saut Tampak, 50 km en aval. Nous pensons que nous ferons la jonction dans la matinée de demain, leur pirogue motorisée allant bien plus vite que nous.

Nous nous arrêtons un peu en amont du saut Koumakou Souma et installons notre campement. Nous passons la fin de l'après-midi à pêcher sans succès.

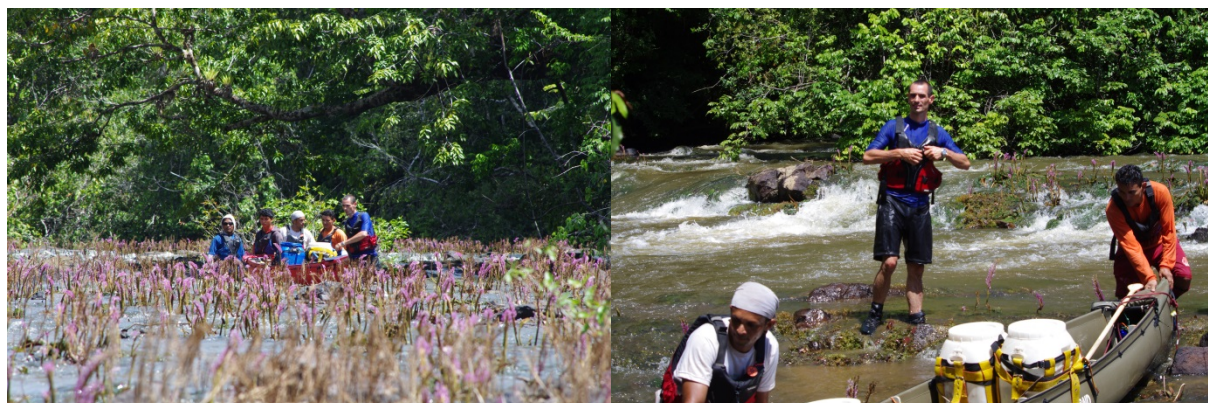
## 14/08/2013 Tampak (111,3 km)



Arrivée...

Lever, petit déjeuner (poisson et crocodile pris durant la nuit). On continue la descente en ramant tranquillement, car nous nous attendons à tout moment à voir arriver les gens du RIMA. Après avoir passé deux sauts, je réussis enfin à échanger des messages directement avec la patrouille, dont on m'a enfin communiqué la veille le bon numéro. Mais nouvelle déception : ils sont en fait coincés sur le saut Tampak et nous y attendent. Il nous faut donc ramer jusque là et passer encore 6 sauts.

Qu'à cela ne tienne, nous sommes habitués. On fait une pause, on termine le crocodile et on s'y met, sous un soleil de plomb. On appuie sur les rames, on ne parle plus. On avance, on passe les sauts sans s'arrêter.



Vers 14h on aborde le haut du saut Tampak. Il s'agit d'un saut assez long, avec de nombreux chenaux, des pierres partout et peu de fond. Nous le passons à pied en poussant les canots. A la fin du rapide, sur l'île du milieu, nous voyons les gens du RIMA. Ils viennent rapidement à notre rencontre, ils nous considèrent un peu comme des rescapés. Impression étrange d'être considérés comme l'équipage d'une navette spatiale qui reviendrait sur terre après un long séjour. Ils étaient

inquiets car on leur avait dit que nous étions « dénutris et affaiblis ». Ils sont au contraire étonnés de nous voir gaillards sur nos deux jambes.

On nous offre de quoi manger et boire, une rapide pause et nous partons vers Maripasoula, leur pirogue (une lourde pirogue Boni avec une proue sculptée) remorquant nos deux canots.



Notre aventure est finie. Nous avons réussi la liaison Laranjal do Jari/Maripasoula. Au total :

408 km sur le Jari au moteur

Notes de terrain Expédition Culari-Tampak

161 km sur la Culari à la rame

19 km à pied

45 km sur la Alice à la rame

153 km sur la Tampak à la rame

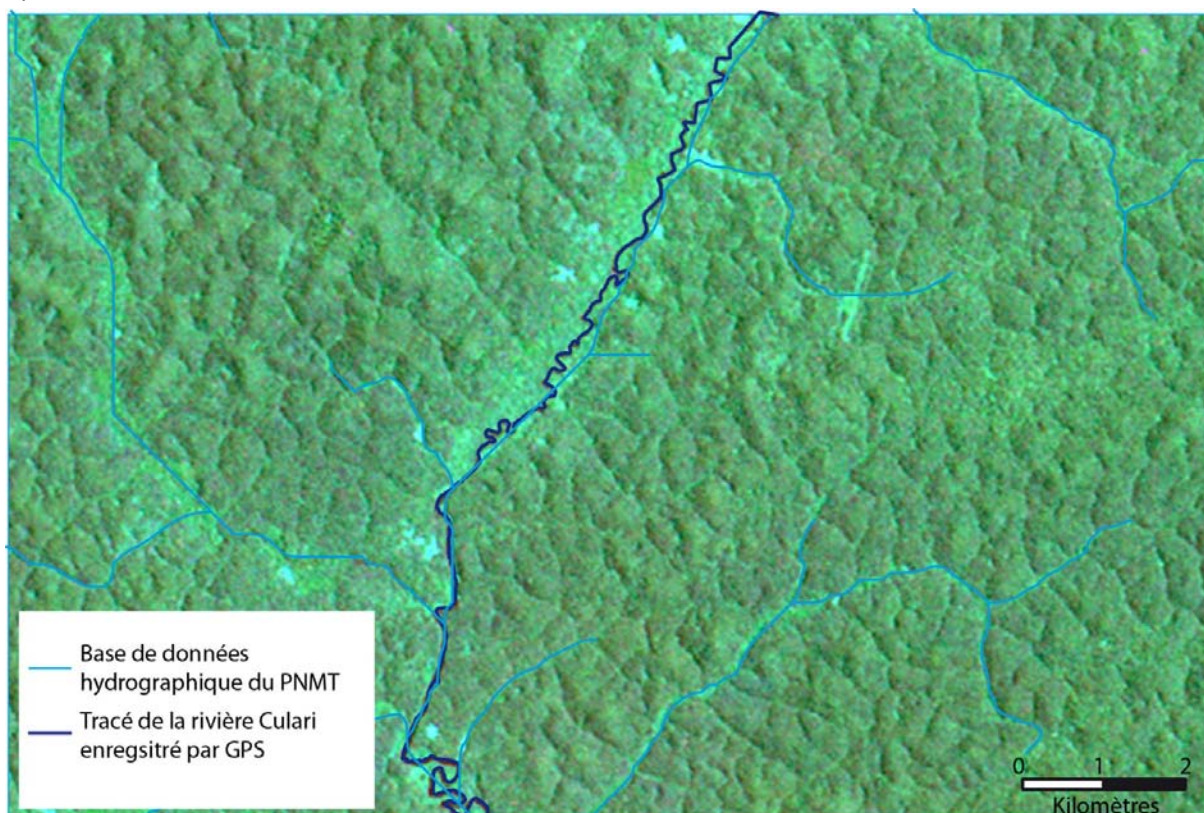
65 km sur Tampak et Maroni au moteur

Soit 851 km dont 359 à la rame, en 24 jours.

### Première synthèse des résultats

L'expédition proposée était une reconnaissance géographique et non une exploration systématique ou une expédition naturaliste.

Grâce à ce voyage, nous disposons désormais d'une vision claire de la configuration de la rivière Culari, jusque là presque inconnue, à partir de laquelle il sera possible de planifier de nouvelles opérations.



**Carte 2 : amélioration de la précision cartographique pour le tracé de la rivière Culari**

Le tracé du cours de la rivière recueilli par GPS permettra aussi de corriger la base de données hydrographique au 1 : 100 000<sup>e</sup> du parc national Montanhas de Tumucumaque. Celle-ci a en effet été réalisée à partir d'une interprétation automatique du relief sur les données des missions SRTM de la



navette spatiale américaine. Dans les zones de collines où le relief est plus tourmenté et dans lesquelles il n'y a pas de lignes directrices, cette méthode perd de sa précision. Nous avons pu notamment constater que le cours principal de la rivière Culari est mal identifié à partir de 10 km de distance de la ligne de partage des eaux.

Un point qui a particulièrement attiré notre attention est le fait que cette rivière coule dans une large vallée à fond plat, ce qui fait qu'elle entretient autour d'elle une vaste zone inondable. Il est très probable que c'est cette caractéristique qui explique que tous les explorateurs indiquent un faible peuplement de la Culari par les Amérindiens, à la différence d'autres affluents de rive gauche du Jari : il est très difficile de trouver des berges de terre ferme pour y installer un village et des zones de culture.

La localisation des sauts et leur configuration sont également des informations intéressantes en vue d'autres remontées de la rivière Culari.

Parmi les autres résultats, la question de l'impact de l'orpaillage est importante. Si l'on excepte la zone de la piste « Deux septembre », la Culari semble avoir été très peu explorée par les *garimpeiros*, probablement ici aussi en raison de la nature inondable et marécageuse d'une grande partie de son cours. Nous n'y avons trouvé presque aucune trace de passage, à la différence de la rivière Mapaoni le long de laquelle les marques d'exploitation étaient constantes. Il est possible que cette relative immunité de la rivière Culari explique l'abondance de la grande faune. Elle a pu servir de zone de refuge à des animaux comme les loutres, les jaguars, etc.

Enfin, on notera que certains des résultats de l'expédition ont consisté en de nouveaux apprentissages sur l'organisation et le déroulement des expéditions en zone isolée. L'ensemble des dispositifs élaborés a priori a bien fonctionné, confirmant les savoir-faire de notre UMR sur le sujet. La coexistence avec les piroguiers recrutés dans une communauté du bas du fleuve Jari, avec laquelle nous travaillons depuis longtemps, a également été riche d'enseignements sur la pratique de la forêt par les populations traditionnelles d'Amazonie, apportant de nombreux éléments pour un projet de recherche ANR en cours au CREDA.